

La revue catholique des idées et des faits

UT SINT UNUM!

vendredi 5 février 1926

Sommaire :

La coopération internationale
Sainte Thérèse de Lisieux
Le chauffage central
L'aspect religieux de Moscou

Mgr Ignace Seipel
Léopold Levaux
G.-K. Chesterton
M. d'Herbigny, S. J.

Les idées et les faits : Chronique des idées : Vie intérieure du Cardinal Mercier,
Mgr J. Schyrgens. — S. D. N. — Etats-Unis — Brésil. — Népal.

La Semaine

◆ Beaucoup d'agitation — politique, surtout... — autour de la démission du général Kestens qui voulait bien appliquer le service de dix mois à la classe de 26 mais pas à celle de 25.

Comprenez qui pourra...

Que l'armée ait besoin d'une refonte complète, et que les leçons de la guerre entraînent des conceptions toutes nouvelles pour organiser la défense efficace de la Patrie, tout le monde le reconnaîtra.

Mais comment admettre qu'un ministre de la défense nationale qui s'en va parce que les recrues de 25 seront traitées comme celles de 26, voit, comme elle doit être vue, toute l'ampleur de l'angoissant problème militaire? A qui fera-t-on croire qu'un ou deux mois de service, puissent avoir MAINTENANT

la moindre importance? Il s'agit tout de même de bien autre chose que cela, voyons, pour assurer notre sécurité.

◆ Nouveau et grand succès de Mussolini. L'Italie, une Italie qui "monte" et dans laquelle on a confiance, a réussi à Londres, comme elle a réussi à Washington, à consolider ses dettes à des conditions magnifiques. L'Angleterre lui remet 86 p. c. de ses créances.

Et cependant la France patage dans le gâchis. L'impuissance radicale du régime qui lui a fait perdre tous les fruits de la Victoire ne peut pas ne pas susciter bientôt une réaction salutaire. Si non... finis Gallia...

Bruxelles : 11, Boulevard Bischoffsheim.

(Tél. : 220.50; Compte chèque postal : 489.16)

GRANDE MAISON de BLANC

RUE MARCHÉ-AUX-POULETS

BRUXELLES

LUNDI 8 ET JOURS SUIVANTS

MAROQUINERIE BAS DE SOIE

Enveloppe cuir écrasé, bourse et
glace, 2 com-
partiments **29**

Enveloppe cuir écrasé décor batik,
bourse et glace,
2 compartim. **32**

Enveloppe en véritable maroquin,
fermoir nickelé, 5 com-
partiments, **35**
poignée glissoire,
glace mobile,
noir ou brun

Nouveauté : Sac daim, fermoir inté-
rieur, glace et pou-
drier, nuances mode

en 0 m. 20 **41** en 0 m. 24 **55**

Le chic : Sac en véritable box-calf,
fermoir nickelé, double
serti, glace et poudrier

en 0 m. 20 **55** en 0 m. 24 **65**

Bas de soie naturelle, marque
« REX », baguettes à jours
toutes teintes **40**

Notre bas « Fox » soie indéchi-
rable, maille
double, toutes
nuances **15** Avec
baguettes soie **20**

Bas soie, maille forte, tr. solide,
noir et nuances mode **6⁹⁰**

Exclusif : Bas fil et soie maille fine,
semelles
doubles, **15⁵⁰**
tons mode

Bas pure soie des Cévennes,
baguettes ajourées,
nuances nouvelles **25**

La mode : Joli coffret doublé
moire, garni

boîte et étui métal
doré, ton mode **45 et 29**

Mallettes pégamoïd havane
0 m. 36 0 m. 33 0 m. 30 0 m. 27

14⁵⁰ 13 11⁵⁰ 8⁹⁰

Crédit Général Liégeois

SOCIÉTÉ ANONYME

CAPITAL :
90,000,000

□ □ □

RÉSERVES :
26,000,000

SUCCURSALE DE BRUXELLES :

68, Rue Royale et 35, Rue des Colonies

BUREAUX

BRUXELLES-MARITIME, 30, Place Saintelette
VILVORDE, 18, Rue de Louvain
FOREST, 14, place Saint-Denis

□ □ □

Ne conservez pas votre argent sans lui faire produire un intérêt, même si vous en prévoyez l'emploi dans un délai prochain. Placez-le à court terme au **CRÉDIT GÉNÉRAL LIÉGEOIS**, qui bonifie actuellement :

En compte de QUINZAINE (préavis de 3 jours)	6.00 %
En compte à UN MOIS (préavis de 3 jours avant le 15)	6.25 %
En compte de SIX MOIS (au 15 ou au 20 du mois)	6.75 %

Avec facilité de retrait anticipé :

1° Après le cinquième mois	6.65 %
2° Après le quatrième mois	6.55 %
3° Après le troisième mois	6.45 %
4° Après le deuxième mois	6.35 %
5° Après un mois	6.25 %

Ces placements temporaires, très avantageux, peuvent être faits par sommes rondes : 500 francs minimum et multiples de 500 fr.

L'Italie La Côte d'Azur L'Algérie L'Égypte Croisières en Méditerranée

VOYAGE AUTOUR DU MONDE

Billet valable pendant deux ans

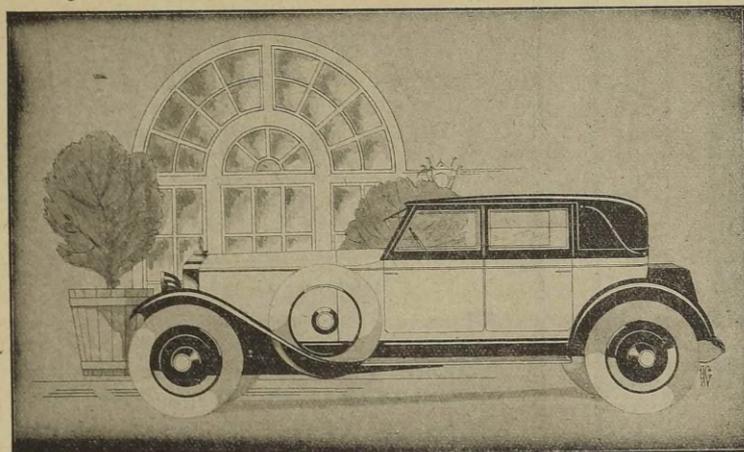
Billets de chemin de fer pour tous pays
Billets de navigation aux tarifs officiels
Places réservées - Places de luxe

*Les meilleures combinaisons sont assurées
et étudiées par notre département :*
VOYAGES A FORFAIT

*Renseignements et programmes types fournis gratuitement
sur demande*

LE GLOBE avenue Louise, 3
BRUXELLES

Succursale : 41, Avenue de France 41, ANVERS



CARROSSERIE

VAN DEN PLAS

Soc. An. Bruxelles Soc. An.

présente

sa nouvelle

Conduite Intérieure

SPORT

TAPIS
BATTAGE NETTOYAGE TEINTURE DESINFECTION

TEINTURERIE A L'HYGIÈNE

Fondée en 1851

J^N & J^H TOBY FRÈRES

2-4-6, rue Louis Hap, ETTERBEEK

Téléphone 324,96

CHOCOLAT

**D
U
C**

CHOCOL



DU C ANVERS

La

**Grande
Marque
Belge**



Tailleur - Couturier

- Fourreur -

CHEMISES

CRAVATES

COLS

DUPAIX

TÉLÉPHONE 23116

CHAPEAUX

CANNES

PARAPLUIES

27, Rue du Fossé-aux-Loups, Bruxelles

“SWAN”

**CRÉDIT
ANVERSOIS**

SOCIÉTÉ ANONYME

Capital : Fr. 60,000,000

Réserves : Fr. 15,500,000

SIÈGES :

ANVERS : 36, Courte rue de l'Hôpital

BRUXELLES : 30, Avenue des Arts

175 SUCCURSALES ET AGENCES EN BELGIQUE

SIÈGES :

FILIALES :

à PARIS

20, rue de la Paix

à LUXEMBOURG

55, Boulevard Royal

BANQUE - CHANGE - BOURSE

La coopération internationale

Sauf erreur de ma part, l'idée d'une collaboration internationale traverse, en ce moment, une crise. Il fut un temps où on en attendait beaucoup. Il fut un temps aussi où elle semblait présenter des obstacles insurmontables, où il paraissait impossible d'enjamber les frontières nationales, surtout celles que la guerre et ses tranchées avaient creusées, impossible de s'entendre avec les hommes de « là-bas », de nouer avec eux derechef des relations régulières. Et, tous, nous crûmes, en ce temps-là, que les entraves qui ont survécu à la guerre une fois tombées, quand, citoyens de pays différents, nous pourrions nous réunir à nouveau, une solution, serait facilement trouvée aux questions restées] pendantes. Des années se sont écoulées depuis, et voilà que nous croyons pouvoir constater de nouveau quelque chose de contraire à notre attente. A maintes reprises, des citoyens des pays naguère ennemis ont eu l'occasion de se rencontrer, à titre officiel et à titre privé; mais nous voyons, à proprement parler, se réaliser très peu de ce que nous avions espéré.

Commençons par ce qui semblait présenter pour l'œuvre de coopération internationale le concours de circonstances le plus favorable : que d'espoirs n'avait-on pas mis dans la S. D. N. ! Or, bien que celle-ci n'en soit plus à sa première phase, alors qu'elle ne groupait que les Puissances victorieuses et les Etats restés neutres pendant la guerre car depuis l'Autriche en fait partie et le Reich est vraisemblablement à la veille de son adhésion. Et on peut juger la S. D. N. par les résultats de son activité. Beaucoup de beaux discours ont été prononcés dans ses réunions; bien des questions graves et importantes ont été débattues par le Conseil et par les diverses commissions permanentes, mais on ne voit guère que ces problèmes soient effectivement résolus, et cela, bien que, en théorie, les principes que la S. D. N. représente soient d'une limpidité parfaite et qu'on ne puisse lui reprocher d'y avoir porté atteinte. Il n'en semble pas moins, à voir comment les nations faisant partie de la S. D. N. s'efforcent de coopérer entre elles, que ce n'est pas de cette façon qu'on avancera bien vite ni bien loin sur la voie de l'entente entre peuples.

Le monde est surchargé de congrès internationaux : l'opinion publique n'en estime pas moins que, malgré tout, on ne voit encore que peu d'indices d'un véritable rapprochement des peuples. Je m'explique cette méfiance et la crise de la coopération internationale qui en résulte (méfiance aujourd'hui plus grande qu'il y a un an), en premier lieu, par ceci : on a beaucoup parlé de l'entente des peuples et de cette même coopération. Les multiples discours ont fait naître, à ce sujet, de grands espoirs. Nous le voyons tous les jours : en politique, une grande action est-elle entreprise, ceux qui l'entreprennent et la dirigent se trouvent toujours dans une situation très difficile : ils doivent estimer, ce qu'on peut en dire dans le sens optimiste et dans le sens pessimiste. Se prononce-t-on de façon pessimiste, on ne ressent plus en soi la puissance victorieuse de la foi au succès, et toute l'entreprise est, de ce fait, condamnée à mort. Fait-on montre d'optimisme, on éveille de grandes espérances et, celles-ci ne sont-elles pas réalisées, on ne le sont-elles qu'en partie, voilà la confiance en un succès possible dans l'avenir qui tombe bien bas. J'ai

constaté le même phénomène dans pas mal de tentatives d'une coopération internationale ayant une entente des peuples pour objet.

Je crois entrevoir une autre cause encore de la crise : bien souvent, on poursuit la coopération internationale au moyen de méthodes qui ne mènent pas au but. Au nombre de ces méthodes, je range notamment les multiples congrès : on y enferme les citoyens de toutes sortes de nations dans un local unique; puis, on prononce de grands discours : pas autre chose. Je doute (et c'est, je crois, le point le plus essentiel) que là aussi on sache exactement ce qu'est, à proprement parler, la coopération internationale. A rêver d'une entente des peuples, à détourner ses regards de ce qui sépare les citoyens de différentes nations, on n'arrive naturellement pas à la « coopération ». Le travail implique l'idée d'activité ordonnée, poursuivie avec persévérance, dirigée vers un objet précis. Mais si on *début*e par ce qui peut et doit être cet objet, si on en fait le point de départ, on n'y arrivera pas et on ne fera que désillusionner ceux qui, depuis quelque temps, s'étaient engagés sur la voie de la « coopération », pour échapper aux multiples maux de notre époque, sans même qu'une telle espérance fût profondément ancrée dans leur cœur.

De pareilles tentatives qui sont dénommées à tort coopération internationale (à tort parce qu'on n'y travaille pas réellement, on se contente d'y parler de travail à faire), produisent un résultat tout opposé, et l'opinion commence à prédominer de nouveau que chacun ne doit compter que sur soi-même, ou bien que tout l'ordre actuel régissant les relations des nations doit être renversé, que toutes les institutions existantes visant à l'entente entre peuples doivent être rebâties de fond en comble. Tous les espoirs liés à l'entente entre peuples doivent, dès lors, être de nouveau rejetés dans la région de l'idéal — je pourrais presque dire de l'utopie, — puisque les tentatives et entreprises actuelles dans cet ordre d'idées, ne sauraient suffire.

C'est ce que nous voyons dans les jugements émis sur la S. D. N. Péniblement, l'un ou l'autre se rallia à la S. D. N., mais pas à une S. D. N. qui doit l'existence aux seules volontés des vainqueurs de la guerre mondiale et qui, par là-même, n'est justifiée pas. Mais la défiance restait. Pendant un certain temps, on a cherché à coopérer avec la S. D. N. A cette collaboration, on attachait certaines espérances. Mais celles-ci ne se réalisent-elles pas au cours de quelques mois ou de quelques années, les ralliés dont nous parlons reviennent à leur conviction première et disent : le vice congénital de la S. D. N. rend impossible que la S. D. N. devienne un *forum* approprié pour le règlement des conflits internationaux, pour la réalisation d'une concorde entre les hommes. Et pourtant, quelle pitié si l'humanité qui a fait péniblement quelques pas en avant devait revenir en arrière parce que la méthode de travail n'est peut-être pas la bonne, parce que toutes les conditions préliminaires requises pour un travail fécond ne sont pas réalisées ! Pourquoi ne pas laisser subsister un instrument qui n'est pas entièrement satisfaisant pour le transformer ensuite en quelque chose de plus approprié ?

Du reste, on n'agit ainsi que si on cherche à utiliser cet instru-

ment, non si on ne peut pas s'en servir. Et quelle illusion si on pense que mieux vaudrait commencer à travailler sur des bases toutes nouvelles! Si jamais un autre groupement se trouve exercer sur l'histoire mondiale une influence aussi grande et aussi décisive que celle qu'a exercée le groupement d'Etats auquel la S. D. N. doit le jour, il pourra certainement présenter une conception et un plan nouveaux. Mais cette nouvelle conception ne peut, à elle seule, assurer plus de succès dans l'avenir.

Plus importante que la conception est la persévérance avec laquelle on travaille au rapprochement des peuples.

M'est avis, dès lors, que la première chose à faire si nous voulons nous prémunir contre les errements pouvant mettre en péril les essais de collaboration internationale, est de nous attacher fortement à la grande idée qui plane devant nous. Ne disons pas : une chose telle que l'entente des peuples, telle que leur coopération devrait déjà être réalisée après une pareille catastrophe, à supposer qu'elle soit réalisable.

En second lieu : travaillons. Pour travailler effectivement, rendons-nous nettement compte au préalable qu'une avance graduelle peut seule nous mener au but; qu'il y aura toujours de nouveaux empêchements et des désillusions nouvelles. En ce domaine, notre tâche consiste donc à surmonter les obstacles, à éviter de trop grandes désillusions; en dernière analyse, à poursuivre notre labeur malgré ces désillusions.

Tertio : ceci nous oblige nécessairement à faire preuve d'une certaine modestie dans les jugements que nous portons sur les tentatives de coopération internationale. Ne rejetons *a priori* aucune de ces tentatives, soyons modestes, contentons-nous de quelques pas en avant. Je le répète pour l'avoir moi-même observé : lorsque des tentatives sont faites de rassembler des citoyens de différentes nations (étudiants, professeurs, hommes d'Etat, hommes politiques, journalistes), il faut prendre garde à ce que des hommes qui ne se sont pas réunis sans difficulté dans une même salle, ne se dispersent aussitôt parce que des questions sont soulevées qui ne sont pas assez mûres pour être résolues, qui ne peuvent que faire revivre les germes d'amertume dont tous les cœurs sont encore remplis, engendrant par là de nouveaux conflits. Il est vrai : à nous dire que nous ne pouvons arriver à une entente internationale sans éliminer de façon permanente toutes les questions qui divisent effectivement les peuples, sans échanger des propos amicaux, sans ressasser incessamment ce qui nous est commun à tous et n'a pas été touché par la Grande Guerre, il nous faudrait renoncer à l'espoir de voir triompher l'œuvre de l'entente entre les peuples. Mais se contenter pendant quelque temps de rassembler des hommes venus de camps différents et ayant presque oublié que leurs adversaires sont aussi des hommes avec lesquels on peut causer, leur faire surmonter de telles préventions : voilà quelque chose de bien différent. Pourtant ce n'est pas là le but ultime, et pareille période transitoire ne doit pas durer trop longtemps.

Un beau résultat sera déjà atteint si nous commençons à travailler pour l'entente entre nations de cette façon seulement : réunissons-nous; ne parlons pas pendant quelque temps de toute une série de problèmes difficiles et aptes à nous diviser, pour ne pas retomber dans l'antagonisme et la méfiance réciproques. Mais ce ne sera là que le moment de répit qui permettra d'aborder ensuite les questions qui sont le véritable objectif d'une coopération.

Parfois, l'un ou l'autre pensera qu'on en est là, que la méfiance réciproque est à ce point dissipée qu'il est possible de s'entretenir des questions réellement difficiles et aptes à engendrer des divergences.

On est très injuste envers ceux qui tentent cela, peut-être trop tôt, en les accusant d'emballlement, de manque de tact, et en se détournant d'eux, scandalisés.

Tout au contraire, il convient d'approuver ceux qui estiment le temps venu pour aborder des questions aussi délicates : ils jugent d'après eux-mêmes. Tous les autres, pensent-ils, ont fait autant de chemin qu'eux et sont, dès lors, déjà aptes à s'entretenir de semblables questions.

En traitant des problèmes difficiles et délicats qui divisent les nations, une grosse faute est facilement commise : on les soumet au jugement d'un trop vaste « forum ». On peut, par là, soit empoisonner l'atmosphère, soit être réduit à ce contenter de généralités. Au cours de l'été dernier, j'ai pris part, en France, à une conférence internationale de groupes nationalistes d'étudiants appartenant à trente-huit nations. Chose intéressante à noter, le problème des races ne cessait de reparaître dans les débats. Les étudiants appartenant aux races, noire et jaune, se sont beaucoup remués et se sont plaints de ce que, malgré toutes les théories contraires, on eût fait preuve à leur égard de réserve et d'égoïsme. Plusieurs de ces jeunes gens, qui n'ont appris à connaître la S. D. N. que par les journaux, ont, à plusieurs reprises, marqué leur mécontentement de ce que la S. D. N. ne soulève pas la grande question des races. Et ils ont fait aux dirigeants de la S. D. N. le reproche non déguisé d'agir ainsi par opportunisme. A ceux qui avaient jeté cette question dans les débats voici comment j'ai répondu : Si jamais vous prenez part à une des assemblées de la S. D. N. vous observerez que le problème des races y a été, à proprement parler, résolu. Un orateur appartenant aux races de couleur se lève-t-il, il est salué, au début de son discours, par des applaudissements; a-t-il bien parlé, il est applaudi, quand il a terminé, tout comme un autre. Si on voulait obtenir de la S. D. N. une déclaration à ce sujet, elle se prononcerait certainement pour l'égalité. Mais le problème des races serait-il, par cela même, résolu? Il le serait, par exemple, pour une partie du globe, si, aux Etats-Unis, blancs et noirs pouvaient se mettre d'accord sur l'utilisation, en commun, des chemins de fer et des tramways. Mais ce n'est pas là une question qui puisse être soulevée devant la S. D. N. avec une chance quelconque de succès.

C'est à dessein que j'ai choisi cet exemple, pour passer à d'autres questions qui nous concernent aussi. Supposons des questions de détail touchant à la concorde entre les peuples soulevés devant un forum trop vaste : si elles sont d'ordre européen, on leur opposera des principes généraux, qui ne sont niés par personne, mais qui, en réalité, sont appliqués très différemment; ou bien pareille question fera l'effet d'un explosif, et il ne reste alors au président qu'à apaiser les esprits et à rechercher une formule permettant de faire disparaître de l'ordre du jour la malencontreuse question.

Nous n'arriverons à une véritable entente entre nations que si d'abord, à l'aide de rencontres internationales, de congrès internationaux, l'atmosphère générale est purifiée et le sol, sur lequel doit s'élever l'édifice du rapprochement des peuples et de la paix, déblayé. Après quoi, les questions de détail doivent être discutées et liquidées entre les peuples qu'elles concernent.

L'entente franco-allemande ne se réalisera pas au cours d'une séance du Conseil de la S. D. N., moins encore dans une assemblée plénière de la S. D. N., si elle ne s'est pas effectuée au préalable sur le Rhin. De même, le problème des rapports entre Italiens et Allemands doit trouver sa solution sur la frontière du Brenna ou un peu plus au sud. Les nations directement intéressées s'étant entendues entr'elles, les sceaux de tous les membres de la S. D. N. pourront être apposés au bas de leur accord soit dans un grand Congrès international, soit à l'Assemblée de la S. D. N. Magnifique spectacle!

De même, dans nos régions danubiennes, devons-nous d'abord nous entendre directement avec nos voisins, lesquels formaient,

naguère, avec nous, un grand Empire, puis se sont séparés de nous au cours de la guerre, ou sont devenus nos ennemis. A un passé commun, nous devons emprunter non ce qui nous divise et ce qui complique notre tâche, mais ce qui nous unit. Quant au reste, le biffer, une fois pour toutes.

Quand je jette un regard sur la carte de l'Europe, je me dis que le problème de l'entente entre nations se décompose en une série de problèmes de détail. Certains principes généraux indiscutables, moraux et juridiques, doivent certes, être considérés comme acquis d'avance — sans cela pas d'entente dans les questions de détail, mais il reste, quand même, beaucoup à faire. Toutes les personnalités dirigeantes des différentes nations sont appelées à prendre part à ce travail et il leur faudra utiliser, à cet effet, toutes les occasions qui se représenteront.

Supposons réuni un groupe de spécialistes, ne s'occupant que de questions très délimitées, lesquelles de par leur nature, ne sauraient relever des conflits entre nations et entre États : si ces hommes apportent avec eux un cœur compatissant aux besoins de la société humaine, soucieux de la paix entre peuples, ils s'éclaireront réciproquement du fait même de leur rencontre, ils élimineront bien des préjugés engendrés par la guerre et les commencements de la période d'après-guerre ou constituant des survivances d'une époque antérieure.

Supposons des hommes appartenant à diverses nations et à divers États et ne se réunissant que pour échanger les idées qu'on échange dans le monde ; supposons qu'ils ne veulent pas se fatiguer mutuellement en s'attaquant aux problèmes les plus sérieux et les plus critiques. Même si ces hommes ne se sont rassemblés que comme gens du monde, si ce sont de simples unités humaines, de pareils échanges d'idées contribueront à faire surgir, chez toutes les nations, un cercle d'hommes de plus en plus nombreux, purifiés des microbes de la prévention et de la méfiance. Le temps viendra alors où ceux à qui il incombe de prendre les décisions pourront se réunir pour aborder les questions véritablement graves et difficiles.

Beaucoup dépend, en ce qui concerne les phases particulières des tentatives de coopération internationale, du choix du moment. Que tout d'abord, les peuples de la terre et ceux qui les mènent attendent le moment propice à de grandes actions, mais qu'ils n'attendent pas sans rien faire, en se bornant à éviter tout ce qui pourrait causer quelque embarras. Aspirant sincèrement à la vraie coopération et à la vraie entente, qu'ils utilisent, en attendant, toutes les petites occasions pour préparer le terrain en vue d'occasions plus grandes. C'est de cette façon que nous arriverons à l'entente. L'expérience des quelques années qui se sont écoulées depuis la guerre, ne nous force nullement à être pessimistes. Ce sont les utopistes seuls, les optimistes exagérés, qui auraient des raisons de se montrer pessimistes ; ceux qui, hier, qui, l'année passée, qui, il y a cinq ans pensaient ; il n'y a qu'à se réunir et tout sera réglé en un tour de main. Celui qui était alors moins optimiste, mais se rendait déjà compte que ce n'est pas avec des mots, ni avec des phrases, mais avec la volonté de travailler ferme qu'il convient de s'attaquer à l'œuvre de coopération internationale, celui-là est aujourd'hui en bonne posture : il peut rester optimiste, un optimiste que les retards qu'il a constatés dans un passé tout récent, ne rebutent pas.

La bénédiction divine repose sur le vrai labeur humain. Plus l'idéal que vise ce labeur est élevé, plus la bénédiction divine est assurée. Y a-t-il un idéal plus beau (les cœurs des pessimistes y aspirent aussi) que celui-ci : *l'homme intégral*, surgissant des divergences des nations, de l'étroitesse des États qui séparent les hommes les uns des autres ; et, avec lui, avec cet homme intégral, l'idéal d'une paix vraie et durable apparaissant dans le monde.

Cet idéal est si grand et si beau qu'il restera tel, même s'il ne

se réalise pas dans le courant de quelques mois ou de quelques années, à condition que nous le concevions comme possible dans un avenir qui ne soit pas trop éloigné. Mais il n'est possible que s'il se trouve, dans toutes les nations, des hommes qui non seulement en parlent, mais qui agissent en vue de sa réalisation.

Mgr IGNACE SEIFEL,
ex-chancelier d'Autriche.

La Sainte Thérèse de Lisieux ⁽¹⁾

de M^{me} Lucie Delarue-Mardrus, incroyante

Ce n'est pas inutilement que j'ai lu le livre de M^{me} L. Delarue-Mardrus, même après celui de Gaëtan Bernoville, dont M. Maurice Vaussard a si bien parlé ici-même. Ce livre a provoqué, on le sait, des appréciations sévères et des mises en garde acrimonieuses dans certains journaux catholiques belges et français. Je ne souscris pas du tout à ces appréciations, quant à moi ; j'ajoute que ce procédé me révolte, parce qu'il est tout ce qu'il y a de plus opposé à l'intelligence et à la charité. Ce livre d'une incroyante est parfaitement loyal sans un atome d'équivoque. Mieux, il est humble. Il se donne exactement pour ce qu'il est, et il ne prétend pas être grand-chose, simplement un fleur d'offrande « cueillie avec émotion au jardin aride de l'incroyance, ou plutôt de l'incertitude... Avec bien d'autres — dit cette honnête femme — je ne suis qu'une âme inquiète à la porte de l'Eglise. Nous ne pouvons pas entrer ; mais nous pouvons admirer la beauté de cette Eglise, beauté invisible et beauté visible ». Ecoutez ensuite ce *credo* :

« A défaut d'autre trésor, j'ai l'amour de la chose catholique. J'aime la grande flamme d'enthousiasme qui fit une Notre-Dame de Paris et un saint François d'Assise.

» J'aime les petits clochers de nos villages, le château précieux qui, tout au bout des champs en travail, s'ouvre, plein d'ombre, de dorure et d'odeur d'encens, demeure orfèvrée de ce qui ne se voit pas.

» J'aime que les gestes séculaires et mystérieux de la messe appellent la divinité parmi le bélang et tragique troupeau des humains.

» Je souhaite que notre époque hagarde tourne son visage d'enfant perdu vers un refuge qui a fait ses preuves à travers les temps.

» Je déplore qu'au lieu d'écouter ceux qui leur promettent la lune, les foules malheureuses ne se retournent pas vers ceux qui la leur ont donnée, lune multicolore des rosaces de verre où chaque couleur représente une pensée surnaturelle. »

A la fin du livre, elle s'excuse si « sa brutalité naturelle » a pu choquer quelque ami de la sainte. « Du moins, n'ai-je jamais laissé s'égarer le profond respect, l'admiration, la vénération que je lui porte. »

On s'étonne, après cela de voir *l'Action française*, par exemple (2), se montrer si dure et si incompréhensive pour une pensée qui est identiquement celle de Charles Maurras et même où se manifeste

(1) FASQUELLE, Paris, 1926.

(2) Fin janvier. En la personne d'un chroniqueur, naturellement, d'un chroniqueur catholique, à n'en pas douter.

un désir plus douloureux et plus vif d'obtenir la Foi. Le livre de M^{me} L. Delarue-Mardrus n'est pas fait pour être lu de tous, certes. Mais ceux qui sont capables de comprendre les incompréhensions des incroyants et qui n'ont pas à craindre de se blesser à des considérations physico-psychologiques parfois lourdes, mais qui tiennent heureusement ici une place secondaire, peuvent tirer un réel profit de cette lecture, par ailleurs si émouvante et si vivante. C'est d'abord un témoignage extrêmement curieux de l'impuissance de croire quand Dieu n'a pas prononcé le *fiat*. Et l'étonnant amour qu'il manifeste pour la petite sainte est admirablement apologetique. Faut-il qu'elle soit belle, la sainteté, pour inspirer de tels enthousiasmes dans des cœurs privés de la foi! Faut-il qu'elle soit ce qu'il y a de plus indispensable sur la terre pour y éveiller une telle avidité de comprendre et d'être digne! Comme elle est puissante l'évidence qui force « une artiste ignorante des choses de l'Eglise militante, à réserver — fût-ce vide — dans le plus intime de son cœur une place à la Grâce de Dieu!

On ne peut que s'écrier : qu'il plaise donc à la Grâce de venir! Mais la répartition de la Grâce est mystérieuse. Ecoutez cependant, Madame, ce mot d'un enfant. Je me montrais fort ému, devant une petite fille de dix ans qui me touche de près, de vos gémissements sur votre incroyance. Elle le remarqua, m'en demandant l'explication. Je la lui donnai, et le petit dialogue suivant s'engagea. — Quel âge a cette dame? — L'âge qu'aurait eu Sainte-Thérèse, si elle avait vécu. — Elle l'a connue? — Non, mais elle a une amie qui a connu une compagne de Sainte-Thérèse. Et moi d'ajouter : — Tu diras une prière pour cette dame : elle voudrait avoir la Foi. Et alors, elle de me répondre, avec la foudroyante simplicité des enfants : — Pourquoi ne la prend-elle pas?...

C'est pourtant vrai, puisqu'elle s'offre! Mais sur quelles hauteurs, parfois, elle se tient, et sur quel silex on doit parfois marché les pieds nus, pour l'atteindre! Il faut *vouloir*, car le Ciel souffre suffisamment violence. Je ne sais si cette âme voudra et sera assez favorisée pour rejoindre Sainte-Thérèse de Lisieux dans le bercail du Bon Pasteur; mais je suis en tout cas convaincu que son livre ira allumer, dans le vaste monde de l'incroyance des désirs qui ne se satisferont que là. Et c'est aussi son vœu : « Qui sait? dit-elle. Mes paroles profanes engageront peut-être quelques-uns d'entre eux à se convertir. » *Haec est generatio quaerentium eum, quaerentium faciem Dei Jacob.*

* * *

Documentairement, le livre est fort bien fait. Après un début un peu long sur la fadeur esthétique amassée autour de la Sainte, il raconte en traits rapides cette courte vie, comparable au jet d'un lys incandescent, qui se consume en hâte dans l'immobilité de l'amour à jamais planté dans son objet. Elle dégage ensuite la physionomie profonde, et pour ainsi dire cachée de Sœur Thérèse de l'Enfant Jésus et de la Sainte-Face.

Ah! ce n'est pas elle qui l'affadit! Si c'est souvent une agonie de mourir à soi-même pour un chrétien; que faut-il dire d'une simple chrétienne de désir, que l'orgueil de la vie longtemps possédée sans partage? M^{me} Lucie Delarue-Mardrus ne voit qu'« HORREUR » au Carmel, dans « les effroyables oubliettes du Carmel », pour la chair. Elle sent monter en elle « la grande épouvante » à l'idée de cet ensevelissement définitif consommé par Thérèse à quinze ans. L'inhumanité des exigences divines la torture. Une couleur mortuaire s'étend sur tout ce côté du livre. On pense bien que ce sentiment ne porte pas l'auteur aux affaiblissements. Elle découvre dans Thérèse une grandeur tragique, et je pense qu'elle a raison, bien qu'elle ne puisse comprendre et qu'elle méconnaisse donc les mystérieuses compensations de

la Foi, qui équilibrent merveilleusement la tragédie et en font finalement, un miracle de paix.

Sainte Thérèse de Lisieux est incomprise de beaucoup d'artistes, même catholiques. Je connais des cas célèbres. Tous ne ressemblent pas à cette amie pieuse qui me disait : Parmi les saints, je ne sais pas choisir, car je les aime tous, par cela même qu'ils sont les saints. M^{me} Delarue-Mardrus n'y est pas venue tout de suite non plus. La mièvrerie certaine de Sœur Thérèse rimeuse de cantiques, est un réel obstacle, lamentablement et formidablement dilaté hélas! par la sentimentalité contemporaine. Mièvrerie toute d'expression, d'ailleurs, chez elle. Elle n'était pas poète en vers, voilà tout. (Par contre, le prosateur était le plus souvent excellent.) Elle était conforme, sur ce point, à la mentalité convenue d'une bourgeoisie catholique totalement étrangère à toute littérature vivante. Particularité regrettable, mais très accessoire. Chez tous les saints, il y a de ces déficiences.

Passons outre; et nous voici devant un drame spirituel qui nous dépasse terriblement. Les amoureux de grandeur ne seront pas trompés. Il se pourrait même que les dimensions de cette « petite âme » leur fissent un peu peur.

Je suis étonné de voir combien M^{me} L. Delarue-Mardrus a bien saisi les phases du drame et a bien choisi les textes, tous tirés de *l'Histoire d'une âme*, qui les illustrent. Elle marque intelligemment les degrés et les ascensions que Dieu avait posés dans ce cœur : prédestination et précocité incroyable, inflexible volonté dès le plus jeune âge d'aller jusqu'à l'immolation totale, ses fléchissements, ses brisements, ses nuits, ses agonies; son invincible espérance et ses triomphes; sa profonde science des âmes, sa « petite voie » enfin, et la bienfaisance providentielle qui rayonne d'elle à présent.

Ce n'est pas qu'elle ne commette de graves incompréhensions et quelques illogismes. Elle parle de la difficulté de « retrouver quelque chose de naturel sous les saintes déformations de son mysticisme ». C'est qu'elle ne comprend pas le rôle ni le prix de la Grâce ni la doctrine du vieil homme et de l'homme nouveau, ni les desseins du Christ sur nos âmes. Elle réproouve « la monomanie scientifique qui ravale toute supériorité humaine au rang des tares physiologiques ». Mais, pressée par le besoin d'une explication des merveilles qu'elle découvre, elle a la faiblesse de « faire un moment appel aux méthodes de Lombroso, malgré la haine qu'elle a pour ses conclusions ». Et elle esquisse un schéma physico-psychologique de sa sainte. Ce n'est pas que les saints n'aient une physiologie et une psychologie, un tempérament, voire des tares, leur hérédité, leur poids de chair qui les courbe. L'abus, c'est de croire y trouver tout ce qui les explique. Elle a tort; mais elle s'écrie : « J'ai l'air de vouloir ravaler la gloire sacrée de Thérèse de Lisieux... L'Inconnu m'est témoin que telle n'est pas ma pensée! » Voilà qui rachète beaucoup de choses. Elle est déchirée entre l'humain et le divin, et c'est surtout ce qu'il faut voir ici. Nulle impiété : elle n'obéit qu'à l'invincible besoin de savoir auquel, nous, notre Foi répond.

Elle a très bien vu, par contre, son propre tourment l'éclairant, que la nuit des ténèbres spirituelles est la pire épreuve de la vie de foi. Toute lumière est éteinte. L'humain masque partout le divin et c'est précisément au moment où les pressions intérieures et extérieures se font excessives que se produit cette disparition sensible de Dieu, âme de notre âme. Sœur Thérèse a raconté ce supplice inégalable. « Lorsque je veux reposer mon cœur, fatigué des ténèbres qui l'entourent, par le souvenir fortifiant d'une vie future et éternelle, mon tourment redouble. Il me semble que les ténèbres, empruntant la voix des impies, me disent en se moquant de moi : « Tu rêves la lumière, une patrie embaumée, tu rêves la possession éternelle du créateur de ces merveilles, tu crois sortir un jour des brouillards où tu languis;

Salle de l'UNION COLONIALE, 34, rue de Stassart, BRUXELLES

CONFÉRENCES

CARDINAL MERCIER

SEPTIÈME ANNÉE

Prendront la parole cet hiver à la tribune des Grandes Conférences Catholiques

MONSEIGNEUR SEIPEL, ex-chancelier d'Autriche (en février),
M. PAUL CLAUDEL, ambassadeur de France (1^{er} décembre),
COMTE DE SAINT-AULAIRE, ambassadeur de France (2 mars),
M. CHARLES BENOIST, de l'Institut, ambassadeur de France (22 décembre)
SA GRANDEUR MONSEIGNEUR GRENTE, évêque du Mans (23 février),
LE RÉVÉREND PÈRE SANSON, prédicateur de Notre Dame
M. L'ABBÉ BERGEY, député de la Gironde (26 janvier),
MADAME DUSSANE, sociétaire de la Comédie-Française (14 décembre),
M. LÉON DAUDET (27 janvier),
M. LOUIS MADELIN, député des Vosges (4 janvier),
MARQUIS MARIE DE ROUX, bâtonnier de Poitiers (12 janvier),
M. RENÉ BENJAMIN (19 janvier),
M. ANDRÉ BELLESSORT (17 novembre),
M. JACQUES COPEAU, fondateur du Théâtre du Vieux-Colombier (16 février),
M. FRÉDÉRIC LEFÈVRE (25 novembre),
M. ANTOINE RÉDIER (8 décembre).

La deuxième conférence sera donnée le MARDI 16 FÉVRIER, à 5 heures, par M. JACQUES COPEAU.
CARTES : 10 francs.

La location des places se fera, comme l'année dernière, par les soins de la Maison LAUWERYNS, 36, TREURENBERG, tous les jours (dimanches et fêtes exceptés), de 9 1/2 à 12 heures et de 2 1/2 à 5 heures.

Les Conférences paraîtront dans LA REVUE CATHOLIQUE DES IDÉES ET DES FAITS

avance!... avance!... réjouis-toi de la mort qui te donnera, non ce que tu espères, mais une nuit plus profonde encore, la nuit du néant... »

Mais la foi éprouvée n'est pas le doute, parce que la foi n'est pas le fruit d'un syllogisme. M^{me} L. Delarue-Mardrus se trompe quand elle s'écrit : « Chère, chère petite sainte, comme nous vous aimons pour avoir senti cela *vous aussi*. » Oh! ce n'est pas, croyez-le, chère damie, *la même chose!* On doute de ce qu'on ne voit plus. Mais il n'y a pas à douter lorsqu'on ne voit plus ce qui n'était pas à *voir*, mais à *savoir*. La Foi est le témoignage de Dieu en nous (Saint-Jean), une adhésion à la Vérité révélée sur l'autorité du révélateur surnaturellement perçue, dit la théologie, une adhésion substantiellement surnaturelle à un objet surnaturel, dans une lumière surnaturelle, dit-elle encore. Ce n'est pas une vision, c'est une *croissance* par amour (Joseph de Maistre). « La foi dit bien ce que les sens ne disent pas, écrit Pascal, mais non pas le contraire de ce qu'ils voient. Elle est au-dessus et non pas contre ». Et encore : « Soumission et usage de la raison, en quoi consiste le vrai christianisme. »

La raison prouve la foi. Elle agit ensuite dans la foi, et sa lumière naturelle joue dans la lumière surnaturelle.

Ce qu'il y a de sensible dans la volonté en est flatté et les actes de la volonté n'ont pas trop de peine à la suivre. Mais vient un moment où les deux lumières semblent séparées, et où la volonté ne reçoit plus aucun réconfort sensible. C'est la sécheresse et c'est la nuit. Il n'y a plus alors en nous qu'insensibilité et aridité, et c'est justement à l'heure du triomphe de la surnaturalité de la Foi et de la volonté sainte. La sollicitation au doute est horriblement déchirante; mais la volonté fidèle n'y cède pas d'un iota. *Scio cui credidi* : Je sais en qui j'ai cru, dit l'Apôtre.

Quand Sœur Thérèse de l'Enfant Jésus ne voit plus rien dans ses ténèbres, c'est l'effet d'une prévenance divine qui procure sa purification et qui pourvoie à ses mérites. « Tout en n'ayant pas la jouissance de la foi, je m'efforce d'en faire les œuvres, disait-elle. *Justus meus ex fide vivit* : mon juste vit de la foi (saint Paul). C'est par là qu'à nos yeux son héroïsme éclate, et la Miséricorde de Dieu aussi qui nous donne une sœur inébranlable à qui nous rattachons dans nos nuits. C'est très exactement là tout le contraire du doute. C'est votre sainteté, ô petite sœur, ayant ce que vous aviez à faire, et portant le poids que vous aviez à porter, de n'avoir jamais douté!

Le divin restaure l'humain en nous, la foi rectifie la raison, la grâce rend la santé à la nature. La sainteté, c'est l'humanisme parfait.

Il est merveilleux de constater que, poussé jusqu'à l'absolu, le surnaturel redevient comme compréhensible aux pauvres cœurs malades de l'humain, même collés à terre, et qu'il les fascine. Les saints attirent la foule et font l'union sacrée des hommes, quelques méchants exceptés. Auprès d'eux, les héros pâlisent, et le rapport entre les deux groupes est comme du fini à l'infini. En eux, l'humanité réside dans une plénitude immense, nimbée de quelle gloire!

On ne s'étonne pas, dès lors, de voir M^{me} L. Delarue-Mardrus extraire de la conduite de sainte Thérèse de Lisieux les règles d'un humanisme supérieur et essayer de tirer de sa « petite voie » une sagesse tout humaine, mais noble encore et bienfaisante. Que ne dit-elle pas de son « élégance », « qui fait fleurir les plus beaux sourires après la corvée exaspérante » (mais qui ne l'exaspérait pas)!

Raymond Radiguet, qui semble avoir été un ambitieux de l'âme qui se cherchait, aimait, paraît-il, à se redire ces fières paroles : « Il faut être de bonne compagnie avec soi-même. »

Nul plus que les saints n'applique ce précepte : mais il signifie, pour eux, vivre dans la perpétuelle présence de Dieu.

Quand notre auteur chante la « ravissante gaité » de sœur Thérèse, elle exalte le visage lumineux de son héroïsme; quand elle admire sa « courtoisie délicate », elle s'incline devant l'apparence féminine de sa charité.

Il est admirable de voir combien la bonne grâce de sainte Thérèse de l'Enfant Jésus a su auréoler de douceur l'âpre héroïsme de son ascétisme et de son amour. C'est en témoignage de ses luttes affreuses et la protestation contre l'imagerie qui la dénature que M^{me} L. Delarue-Mardrus a reproduit sur la couverture de son livre un portrait authentique de la Carmélite où peuvent se lire les traces austères de ses combats.

Néanmoins, c'est le sourire qui triomphe, et en un sens c'est l'imagerie pieuse qui a raison. Le signe de la mission de la petite sainte, c'est son sourire. « Je ferai pleuvoir une pluie de roses... Je veux passer mon ciel à faire du bien sur la terre » : voilà pour son amitié céleste. « Il faut que ce que je fais, les petites âmes puissent le faire » : voilà pour sa mission. Elle est venue nous montrer à retrouver les vertus de l'Évangile qui donnent la force de devenir des saints et à faire grandement de petites choses. Il n'y a rien de grand devant Dieu que l'Amour.

LÉOPOLD LEVAUX.

Le chauffage central

Je parlais récemment, ici même, du système américain de chauffage central et j'aimerais ajouter quelques mots d'explication. Car il me paraît que ce problème du chauffage central est, en effet, au centre de bien des choses. Il est approprié au temps qu'il fait en ce moment; il caractérise l'époque actuelle. Il symbolise toute cette centralisation moderne, source de tant de confort — et aussi, ajouterai-je, de tant d'inconvénients. « Centralisation » peut signifier « assemblage » : voilà de beaux chiens qu'on assemble en vue d'une grande chasse, par exemple. Mais attachez vingt chiens enrégés par la queue : c'est là aussi, peut-on dire, de la centralisation. Enfin, bons ou mauvais, le chauffage central et la centralisation sont encore, en ce moment, éminemment modernes. Il est intéressant aussi de les rapprocher de cette influence américaine qui commence à envahir le monde civilisé à la façon des vagues de chaleur artificielle : une atmosphère faite de richesse et de « chiqué » que d'aucuns trouvent agréable comme le chauffage par la vapeur et que, pour ma part, je trouve tout aussi suffocante. C'est comme le journalisme d'Occident : c'est de l'air chaud. Prière de m'excuser si, Anglais à l'ancienne manière, j'ouvre ici la fenêtre : le sujet le demande!

Pour commencer, je crois qu'il y a pas mal d'Anglais « ancienne manière » qui devraient être honteux d'eux-mêmes. Naguère, ils ne cessaient de parler de leur amour du grand air et de pester contre les croisées, toujours fermées du Continent. Ils ne cessaient d'ouvrir les fenêtres, de demander qu'on les ouvrît : ils menaçaient d'écrire au *Times*, de faire appel au Ministre des Affaires Étrangères, de se battre contre les domestiques ou de faire la guerre à la République française si la fenêtre n'était pas ouverte. Ils se jetaient dessus, les secouaient avec bruit, les ouvraient toutes

grandes, les brisaient en mille morceaux, parfois, et, dans leur recherche de l'air frais, symbole de la liberté, il leur arrivait même de tomber par la fenêtre. Mais aujourd'hui, sous l'œil d'un directeur d'hôtel new-yorkais, ils se tiennent bien cois, sans mot dire.

Pourquoi dans ces nouveaux hôtels n'entendons-nous pas les éclats des colères d'antan ? Pourquoi n'y rencontrons-nous pas le Britan en quête d'une brise ? Le voilà qui se soumet en toute docilité à quelque chose qui n'est même pas naturelle et traditionnelle, mais chimique et artificielle, une espèce édulcorée de gaz empoisonné. Peut-être, croit-il, aujourd'hui, cet Anglais, que les humains doivent habiter dans des serres chaudes ? Peut-être va-t-il désormais demeurer dans son orangerie, tel cet homme d'un conte de fées de Barrie qui habitait dans le chenil de son chien ? En ce qui me concerne, je préférerais certainement le chenil.

Peut-être est-on d'avis aujourd'hui que les chrétiens peuvent pousser à la manière des cactus, en manifestant toutes les particularités étranges et fantastiques de la luxueuse végétation tropicale, le nez prenant la forme de becs d'oiseaux, leurs favoris reproduisant, en leur profusion sauvage, les herbes tropicales saturées de lumière solaire. Voilà peut-être pourquoi des êtres humains sont placés dans des serres chaudes.

Pour ma part, j'incline à penser toutefois que j'attribue au grand idéal transatlantique trop de perspicacité ; qu'il a une seule raison d'être dont j'ai déjà parlé et qui n'a rien de bien noble, à savoir : les Américains sont, à l'heure qu'il est, abondamment nantis de dollars et il faut bien les autoriser à nous mettre dans des serres chaudes, sinon ils nous mettraient dans un trou. Ce que je ne comprends pas, c'est la résignation de l'Anglais traditionnel.

* * *

Il est d'autres côtés encore à cette curieuse manie hygiénique (ou plutôt fort antihygiénique) d'origine si récente. Tout d'abord, elle a ses racines dans le domaine philosophique et même religieux, comme tout le reste. Et d'abord, le chauffage central n'est pas central du tout. Il n'a nulle part de foyer (*focus*) au sens littéral et latin du mot ; car *focus* veut dire foyer. Le terme même de *fire place* (place du feu) recèle cette idée noble et normale que toute chose est bonne quand elle est à sa place. Il y a une place pour le feu, tout comme pour beaucoup d'autres objets dangereux et de nature destructrice. Le feu est un dragon, mais un dragon domestique. Et, comme toute, il est préférable de ne pas laisser sortir ce chien sauvage de son chenil. Seulement, autour de l'endroit où cet objet de terreur et de mystère, était tout à la fois toléré et gardé, vénéré et surveillé, toute une mythologie a surgi dès le début, mythologie ritualiste et romantique, mythologie d'expressions figurées. Rien à cela que de naturel dans un local où un être aussi étrange est, tout à la fois, vénéré comme un dieu et traité en serviteur. Le dieu est dans son sanctuaire, mais il est le serviteur qui doit apprendre à connaître sa place. En cette splendeur captée et pourtant sacrée gît tout ce qu'il y a de sain dans les relations entre l'homme et la

nature. A ce sanctuaire localisé et concentré où le dieu montre à ses fidèles son visage d'or ou bien (si vous l'aimez mieux) où le dragon d'or, captif dans sa cage, peut être contemplé glorieux et presque triomphant, à tout cela, l'autre système, plus moderne, substitue une atmosphère pénétrante, qui, si elle a un centre, n'a pas de *focus*, de foyer visible.

Le centre du chauffage central se dissimule quelque part derrière des murs ou sous terre : on le dirait honteux de ce qu'il engendre, et il a vraiment raison de l'être. La chaleur engendrée n'est pas une flamme. Ce n'est pas la lumière unie à la chaleur ; ce n'est pas un objet coloré et flamboyant. On peut même dire que ce n'est pas un objet du tout ; c'est plutôt un état de choses qu'une chose en elle-même. C'est tout simplement un changement de temps, et en mal...

Or, cette sorte de changement universel et invisible, ce changement dans l'air qui nous entoure correspond à une conception de la vie différente de tous les vieux contes de fées ou anecdotes historiques, se groupant autour de la flamme du foyer. Le chauffage central est une forme du panthéisme ; forme moins bonne que celle qu'il est arrivé à cette doctrine de prendre à l'époque d'un enthousiasme plus simple et moins scientifique. Il a l'air plutôt lugubre, avouons-le, si on le compare aux païens dansant, entrechoquant leurs cymbales, implorant Déméter, la déesse de la Terre ; aux moines bouddhistes, contemplant d'un air pétrifié le dôme étoilé, cette « roue de toutes choses » ; à Lucrèce écrivant sa terrible histoire du monde pleine d'étoiles filantes ; à Shelley suivant du regard, la tête haute, le sillage du sauvage vent d'Ouest. Mais en tant que notre respectable civilisation peut nous offrir un symbole, le chauffage central représente bien ce que d'aucuns appellent universel, d'autres seulement impersonnel.

Il fait partie du culte païen du dieu inconnu, dans un monde où la cosmologie se remplit, de plus en plus, de dieux inconnus, tout comme des rois inconnus viennent peupler la vie politique et économique. Car, dans la bureaucratie moderne, tout comme dans le monde des grandes affaires, ceux qui nous gouvernent sont plus ou moins masqués et voilés, et nous ignorons jusqu'au nom du bureaucrate suprême ou du financier invisible qui régit véritablement les affaires humaines, tout comme nous ne connaissons pas la source de ce climat domestique paralysant que le chauffage central engendre.

Du reste, même du point de vue « climat », il est tout le contraire d'un climat tempéré ou même d'un climat doux. Prenez tout habillé un bain d'eau tiède : vous éprouverez le même sentiment de bien-être. Avec le chauffage central, rien des sensations qu'on éprouve à contempler un lever de soleil du sommet d'une montagne ; sensations qui, à un degré moindre, se reproduisent en voyant allumer un feu de cheminée. Par une certaine d'autres expériences analogues, il serait facile de montrer que ce truc de la *fashion* transatlantique signifie : passage à un degré inférieur de civilisation. Je ne veux pas dire par là qu'il ne devrait pas y avoir de chauffage central en général : autant dire (fanatisme !) que rien ne devrait exister. Il est adapté à certains édifices, à certains problèmes, à certaines conditions. Mais

tout comme j'aime le feu, bien à sa place, au foyer, j'aime la nouvelle méthode de chauffage à la place qui lui convient; et je voudrais que le chauffage central fut surtout gardé à sa place... de l'autre côté de l'Atlantique.

G.-K. CHESTERTON.

L'aspect religieux de Moscou⁽¹⁾

La hiérarchie « concordataire »

Une conférence contradictoire au Théâtre.

Très différente des orthodoxies rouges est la hiérarchie dite parfois *synodale* ou des *Rénovateurs*. Elle s'intitule elle-même *orthodoxe*, tout court, et se compare volontiers aux évêques concordataires de 1801 : ni réfractaires comme les Tykhoniens, ni assermentée comme les Rouges, dit-elle, mais canoniquement sanctionnée par le patriarche de Constantinople comme les concordataires par Pie VII, elle ne discute pas le régime de fait, mais elle combat sa propagande irrégulière. Forte de deux cents évêques et de dix-sept mille prêtres, elle détient seize mille églises. Un quart des fidèles seulement la suit : un tiers maintenant, me disait un évêque tykhonien. Sa faiblesse est d'avoir sacré quelques prêtres mariés. Son vrai guide intellectuel est le métropolitain Alexandre Vvédensky.

Un concile (2) de cette orthodoxie siégeait depuis trois jours, à Moscou, quand j'y arrivai le matin du dimanche 4 octobre. Avant d'en décrire les séances auxquelles j'ai pu assister, je raconterai un épisode extra-conciliaire qui servit à m'éclairer sur l'esprit et les tendances de cette hiérarchie.

Dès mon arrivée, le dimanche 4 octobre, j'avais remarqué de grandes affiches blanches où le commissaire du peuple à l'Instruction publique, Lounatcharsky, annonçait, pour le mardi 6 octobre, une conférence antireligieuse. Un métropolitain, Alexandre Vvédensky, s'était inscrit pour lui donner la réplique. *Idéalisme et matérialisme* devaient donc s'affronter, devant le public moscovite, dans le grand Théâtre Expérimental qui compte six mille places numérotées.

L'entrée n'était pas facile. Bien que le billet coûtât un demi-rouble or, soit plus de six francs, toutes les places avaient été louées. La séance était annoncée pour huit heures. Dès sept heures, une foule considérable emplissait les abords du théâtre, entraînait la circulation des tramways, et, mal contenue ou refoulée par des cavaliers, subissait de larges mouvements de flux et de reflux sous la pluie et la neige. Elle restait patiente cependant, revenant lentement vers les portes étroites, gardées militairement.

(1) Avec la bienveillante autorisation de l'auteur, nous publions cet intéressant extrait d'une brochure que le R. P. d'Herpigny vient de faire paraître à Rome aux *Orientalia christiana*, sous le titre : « L'aspect religieux de Moscou ».

(2) Certains articles que j'ai lus dans des journaux d'Occident en rentrant de voyage, étaient fort mal renseignés sur le concile. On disait, par exemple, qu'il était présidé par les métropolitains d'ancien régime : Antonin, déjà connu des lecteurs, et Evdokime, qui fut évêque aux Etats-Unis après Tykhon. Or, aucun de ces deux évêques n'était présent, ni même invité. Antonin est un ennemi déclaré de cette hiérarchie.

Peuple, intellectuels, aristocrates ruinés étaient également avides d'entendre ce qui serait dit contre et pour la religion. Cet intérêt passionné n'est pas un indice encore de la religiosité qui survit dans les âmes slaves, dans les âmes juives aussi, même quand elles semblent le plus éloignées de Dieu?

Avec deux évêques orthodoxes, qui se sont offerts à m'accompagner, j'arrive enfin à entrer vers huit heures et demie. Dès que le « camarade directeur du théâtre » apprend la présence d'un professeur français, il me fait inviter à prendre place sur la scène, avec les deux évêques orthodoxes. Nous sommes assis au premier rang derrière le bureau. Tout le reste de la large scène est occupé par des groupes jeunes, peut-être des Comsomols (1), employées et étudiantes aux fichus rouges, étudiants, ouvriers, soldats. Nous sommes merveilleusement installés pour observer tous les points de la salle, tous les mouvements des spectateurs. Pas une place libre : orchestre, baignoires, parterre, tribunes et paradis, tout est bordé. Le public est calme. Pendant les discours, son attention sera presque recueillie. Il est tout irradié par une profusion d'électricité que reflètent les riches dorures des tribunes. La salle est chauffée. Hommes et femmes ont déposé au vestiaire leurs manteaux et leurs caoutchoucs; les casquettes s'accrochent aux dorures ou tombent dans des filets au bord des tribunes. Presque tous les spectateurs sont en vêtements d'atelier ou de bureau; très peu de décolletages, sans doute par crainte des bronchites moscovites. Il est interdit de fumer, et là, pas plus que dans les trams, personne n'oserait enfreindre une prohibition du Soviet municipal, quelle que puisse être la passion russe pour les cigarettes qui, jamais, ne devraient s'éteindre.

Pendant la longue séance, quelques tout jeunes gens à la mine distinguée, aux noms de grande aristocratie, se tiendront à la disposition du bureau pour aller porter les ordres. Tel d'entre eux, au mince visage de filette, en un veston neuf qui serre les hanches, en culotte collante, avec de fines guêtres qui moulent le mollet dans leur souple cuir jaune, ressemble à un page de l'ancien régime; il reste longuement penché, courbé, pour recueillir les instructions du camarade président. Ce dernier, un ouvrier de vingt-cinq ans, au regard vif mais au visage garni de pustules, ne met dans son attitude aucun cérémonial. Son bourgeron gris, très court, serré par une simple courroie de cuir, doit avoir longtemps servi, mais a été fraîchement lavé : il est propre. Tous les visages et les mains sont propres aussi; aucune ostentation de débraillé parmi les spectateurs. Seul Lounatcharsky donne l'impression de chercher à se faire peuple, d'être négligé à dessin. Il entre, il parle, les mains dans les poches du pantalon; le veston trop court est froissé, la cravate est de travers, le col de chemise maculé; le commissaire du peuple à l'Instruction publique, célèbre surtout par ses audaces de dramaturge antireligieux, ne joue-t-il pas un peu la comédie?

Il fait son entrée vers neuf heures. Une immense ovation lui est faite, au moins les trois quarts des spectateurs sont debout, l'acclament longuement. Les autres, un peu plus d'un millier, restent assis, en silence : beaucoup de prêtres orthodoxes, en soutane et portant la croix pectorale, plusieurs évêques avec leur *encolpion* ou plaque de la Panaghia, sont venus pour encourager le défenseur de la foi chrétienne. C'est vraiment un spectacle étrange, et ma présence sur cette scène, derrière le président, n'est-ce pas ce qui m'étonne le moins. La plupart des spectateurs ne connaissent pas le col romain et l'habit de clergyman : seul Lounatcharsky regarde longuement, avec surprise, ce professeur français, ce prêtre rasé, assis à côté d'un métropolitain russe à longue barbe.

(1) Associations communistes de la jeunesse.

La salle est bondée. Le président, sans aucun discours, donne la parole au « camarade commissaire ». Le discours sera long. Pendant une heure et cinquante minutes, Lounatcharsky, en se promenant sur la scène de long en large, avec un air bon enfant, sur le ton de la causerie, va « démontrer » l'inanité de la religion et la valeur du matérialisme. Sans aucune idée de parti-pris, je dois bien dire que son discours fut d'une lamentable pauvreté. Il a beaucoup lu, dit-on, il parle de nombreuses langues, les diplomates étrangers le regardent comme un conteur fort spirituel. Son apologie du matérialisme, trop souvent répétée sans doute, a dû cesser de l'intéresser, s'il y a jamais cru lui-même. Il n'emballe pas son public. Son thème, longuement développé, lentement débité, revient à chercher dans l'animisme l'origine des religions, et à voir dans le capitalisme impérial et bourgeois l'agent de leur développement : « L'homme primitif, lentement évolué de l'animal et dominé par la terreur, a cru que tous les êtres qui l'entouraient avaient une intention, une volonté bonne ou mauvaise, une âme : son imagination tremblante et ses appétits surtout sexuels ont attribué tout mouvement en lui et hors de lui à des esprits : esprits des arbres, des fleurs, des astres, des autres hommes. Ces esprits, capables d'aider et surtout de nuire, devaient être gagnés ou trompés par des incantations, des sacrifices, des rites que des sorciers, précurseurs des prêtres, exploitèrent. Ce clergé flatta naturellement les forts, les puissants, les riches, les rois. Quand un « tsar », dans la plupart des unions de tribus, vint à dominer les petits chefs locaux, la religion évolua d'un polythéisme amorphe jusqu'à la notion d'un Dieu suprême, dominateur des autres : de là se dégagait l'idée d'un dieu unique, monarque absolu du royaume des cieux. Au-dessous de lui, il n'y avait plus que ses « créatures », des saints dépendants de son bon plaisir. Ainsi se constitua « l'idéalisme » religieux : au ciel un tsar tout-puissant, entouré de ses fonctionnaires anges ou saints, et sur terre son délégué, un tsar vivant et visible, écrasant le peuple sous la tyrannie de ses fonctionnaires, de ses nobles, de ses capitalistes. La bourgeoisie, d'abord hostile, se fit ensuite leur alliée, la servante du « Seigneur », du dieu Capital. Tous ces ennemis du peuple entretenaient soigneusement le clergé. Car, moyennant de bons salaires sur terre, les prêtres se chargeaient de vanter les joies du ciel : leur charlatanisme domestiquait donc ici-bas les intelligences et maintenait les masses laborieuses dans l'ignorance, dans la passivité, dans la soumission aux capitalistes, aux nobles, au tsar. Mais, maintenant qu'il n'y a plus de tsar, il n'y a plus de Dieu; avec les capitalistes et les nobles, les saints et les anges ont disparu, le clergé n'a qu'à en faire autant, la religion n'a plus de raison d'être. Le travail prend sa place, car c'est lui qui assure le mouvement, le progrès, la vie. Le prolétariat remplace Dieu, en détrônant la bourgeoisie et le capitalisme.

Sur ce thème se répétaient à l'infini de longs développements que le public devait avoir entendus souvent déjà : il n'en était plus ému, il ne réagissait pas. Pas un applaudissement ne coupa cet interminable discours. Une seule fois, un sourire détendit la grave attention des auditeurs. Leurs bravos de la fin ressemblaient plus à un rite qu'à de l'enthousiasme.

Le président proposa de lever ou de suspendre la séance, qui durait depuis près de deux heures. Peut-être l'orateur avait-il espéré lasser la patience des auditeurs et paralyser son contradicteur. Mais un public russe semble ne pouvoir se lasser d'écouter une parole correcte et simple. Le métropolitain Alexandre Vvédensky sut, dès les premières phrases, s'imposer à l'attention, gagner son auditoire, le détendre en un bon et franc rire qui lui assura d'emblée le succès. Il reprenait d'un ton léger, en le résumant à larges traits, le discours du commissaire qu'il

interpellait à la manière russe, par son prénom et le prénom de son père : gentiment, sans avoir l'air d'y toucher, il demandait quelle transformation la politique et la dictature du prolétariat pouvaient bien introduire dans la science, comment une vérité et une science « ouvrières » pourraient se substituer à une vérité et à une science « bourgeoises », si un soviétique arriverait jamais à construire une autre arithmétique que celle des « deux et deux font quatre ». Si donc la vérité reste immuable en dépit des révolutions politiques et sociales, était-il scientifique de mesurer la valeur de la religion d'après les oscillations du pouvoir? Pour trancher le problème entre matérialisme et idéalisme, la force, le nombre n'avaient aucune autorité, mais seulement la vérité.

Ainsi s'écroulait le discours de Lounatcharsky, puisqu'il portait à faux. Le métropolitain s'exprimait avec aisance et simplicité. Sa haute taille très mince s'élançait toute svelte des larges plis flottants d'une soutane noire à l'orientale, il portait sur la poitrine les insignes de sa dignité épiscopale et métropolitaine, la plaque de la Panaghia et une grande croix de métal blanc, son autre croix plus petite de docteur en théologie. Très jeune — il a trente-six ans — imberbe, le nez fortement aquilin, il se dressa durant un peu plus d'une heure, en avant de la scène, vers la droite du bureau, sans cheminer comme son adversaire et d'abord sans gesticuler, parlant d'un ton familier, simple, pénétrant, qui s'anima progressivement pour s'élever vers la fin jusqu'aux notes les plus chaudes d'une éloquence vraiment puissante et passionnée. L'auditoire fut vite sous le charme, empoigné, manié bientôt au gré de l'orateur.

Spectacle étrange, cette foule antireligieuse, qu'un évêque subjuguait par la puissance de ses affirmations, lui arrachant à six reprises des applaudissements presque unanimes quand il rendait d'éloquents hommages à Dieu, à la religion, à la divinité du Christ. Aux railleries contre l'animisme, il opposait d'abord l'enquête de la science et de la philosophie sur la nature de l'homme : corps seulement, ou corps et âme? Avant de répondre par lui-même, il apportait — avec une abondance qui s'explique devant ces publics peu instruits, éloignés ordinairement de la religion par des mirages scientifiques, — il apportait les témoignages de savants tout modernes, de professeurs russes et étrangers, biologistes, chimistes, médecins, déclarant que le tout de l'homme ne peut s'expliquer par un simple jeu de matière et de forces, de molécules ionisées et de réactions physico-chimiques ou thermodynamiques. L'âme humaine existe, puissante de penser et d'agir, irréductible aux lois de la matière, capable de vouloir et d'aimer, spirituelle. Par elle, l'homme dépasse la matière, il accède au monde spirituel, plus riche d'être en sa nature idéale que l'ordre inférieur des corps. L'âme connaît et se connaît — je pensais à Pascal en l'écoutant — c'est elle seule qui synthétise en formules de vérité et de science les diversités des phénomènes : elle connaît le monde, elle arrive à en dominer les forces par la maîtrise de sa réflexion spirituelle. Mais aussi, dépassant les intuitions de l'expérience immédiate, elle cherche l'explication dernière de sa propre vie spirituelle comme des réalités mobiles de l'univers; qui est l'auteur du monde et d'elle-même? Dieu s'impose alors à son attention, Esprit Suprême, éternel principe de tout être, pur Esprit qui est la plénitude de la réalité et de la vie, Dieu qui se découvre en elle-même mieux encore que dans le monde, Dieu qu'elle tend spontanément à remercier, à adorer : c'est son devoir, c'est la religion...

Ouvriers, soldats, étudiants, applaudissent aussi bien que les prêtres. Les deux jeunes filles — très décolletées, celles-là — qui sténographient les discours, ont cessé d'écrire : elles écoutent. Lounatcharsky, sur la scène, avale jusqu'au fond de la gorge un long crayon qu'il avait semblé fumer jusque-là; il sourit à demi, le regard perdu dans le vague, tandis que de tous les points

de la scène et de la salle les spectateurs expédient vers le bureau une nuée de petits billets blancs : les uns demandent simplement qu'on éteigne les fortes lampes qui, en arrière de l'orateur, éclairent le bureau, mais éblouissent ceux qui voudraient suivre les jeux de physionomie du métropolitain; les autres offrent de le réfuter. Le président, ses assesseurs, ses messagers, se lèvent constamment pour aller ramasser ces billets, les ouvrir, les lire, les présenter aux voisins, les amonceler sur la table. Enfin, ils éteignent les lampes, cependant que Vvédensky continue.

La religion dont il parlera, n'est pas une hypothèse, la conclusion abstraite d'une philosophie. Dieu, auteur de l'âme et suprême Esprit, aime les âmes, se fait proche des hommes. Il a pris une âme humaine. Il s'est incarné. Fait homme et resté Dieu, Jésus-Christ présente aux hommes un idéal concret, vivant.

Avec feu, en paroles de foi et d'amour, le métropolitain parle de Jésus-Christ, de sa divinité, de son service. Cette prédication sur cette scène, en ce théâtre, devant ces spectateurs, au milieu du Moscou de 1925, quelle surprise! L'auditoire semble devenu sympathique. Le crayon de Lounatcharsky, sucé tout entier, ne montre plus entre les lèvres que son extrême pointe.

Ayant rappelé quelles transformations l'œuvre du Christ introduisit dans le monde, spécialement pour le bien des travailleurs et des pauvres, l'orateur va se résumer. Le camarade commissaire du peuple a déclaré avec joie que l'abolition du tsarisme avait été le triomphe de l'athéisme. « Il faudrait pourtant distinguer trois catégories parmi les Russes qui ne fréquentent plus les églises. Quelques-uns, peu nombreux, sont des hommes instruits, comme le camarade Anatole Vassiliévitch, et j'ai montré que leur science ne justifiait ni le matérialisme ni leurs négations antireligieuses. D'autres, plus nombreux, n'ont pas étudié par eux-mêmes, mais ils se disent que le camarade Anatole Vassiliévitch est très fort, qu'il a beaucoup étudié, et, puisqu'il est athée, ils peuvent bien l'être à leur tour. Enfin, beaucoup de ceux qui ne vont pas à l'église, s'abstiennent malgré eux : pour vivre, pour entretenir leurs familles, ils sont fonctionnaires, ils craignent d'être destitués s'ils allaient à l'église. A tort ou à raison, ils ont peur : ceux-là ne sont pas des athées, mais des chrétiens... » La fin de la phrase se perd dans un tumulte assourdissant. Applaudissements et invectives se croisent. De la scène, du parterre, des tribunes, les voix furieuses somment l'orateur de se rétracter : « Vous nous insultez! Rétractez! Vous abusez de la liberté qu'on vous laisse! Cessez! Assez! Assez! Chassez-le! »

Sur la droite de la scène, un colosse, géant à carrure athlétique, se précipite en gesticulant et hurlant derrière l'évêque mince, calme, impassible, qui attend, face aux spectateurs, la fin du vacarme. Le président agite sa sonnette, les petits billets blancs tombent autour de lui, plus dru que jamais, Lounatcharsky mordille le bout de son long crayon, tout entier pointé vers son contradictoire, et bientôt retenu seulement par une moue des lèvres contractées. A ma gauche, un des évêques devenu très pâle m'a saisi par le bras : « Je pense qu'il est imprudent. Il les irrite ». Après plusieurs minutes, le vacarme s'apaise. Le métropolitain n'a pas bougé, pas fait un geste. Le président sommé de l'arrêter ou de le rappeler à l'ordre, s'y refuse : « Vous avez voulu entendre la contradiction. Dès lors, elle est libre... »

Le métropolitain a repris la parole. Le colosse qui, tout à l'heure le menaçait dans le dos, s'élance à nouveau. Il lui remet une longue feuille de papier qu'il vient de couvrir de menaces ou d'injures. L'évêque la reçoit, la déchire, en jette les morceaux autour de lui, et continue avec une force croissante : « Le matérialisme, contredit par la science, empêcherait le progrès humain : il est nécessairement fataliste, passif, indifférent au bien moral; il nie l'esprit, il en borne les activités, il restreint tous les horizons,

il favorise l'égoïsme sous ses formes les plus misérables, il diminue l'homme; vous souhaitez qu'il régie le monde, il n'est qu'un provincialisme attardé, il enclôt la vie de l'humanité entre une origine simiesque et un boubrier de vers : il n'est ni vrai, ni bien-faisant, ni beau. Le chrétien, au contraire, avec son idéal réalisé dans le Christ, s'efforce d'imiter celui qui lui dit : *Venez à moi, vous tous qui souffrez, et je vous soulagerai*. Je ne parle pas de ceux qui ont abusé ou qui abusent du christianisme pour dominer d'autres hommes ou pour jouir de leurs richesses sans aider les autres, sans les aimer, Je parle du vrai chrétien : honorant son Père des cieux, il doit aimer tous les fils de ce Père comme des frères. Quel horizon pour lui! Au lieu de l'égoïsme, son âme s'élargit jusqu'à l'universalisme de l'amour divin : il souhaiterait, non point détruire les images des saints, mais que le monde tout entier fût peuplé de saints, c'est-à-dire de dévoués, épris de l'amour de Dieu et du prochain. En même temps, au lieu que tout cesse pour lui à la tombe, parmi les vers, il se prépare à l'au-delà, il respecte chacun de ces autres hommes qu'il doit retrouver pour l'éternité, et en qui il discerne l'image immortelle du Père commun et de son Fils, le Christ ami des hommes, des humbles surtout, pauvre et ouvrier lui-même. »

La péroraison monte alors, dans un grand effort de la voix et de l'organisme : elle renouvelle un vibrant hommage de foi et d'amour à cet « idéalisme chrétien qui n'est pas seulement une poésie, moins encore une névrose : la religion chrétienne est la vérité, en même temps que la beauté, elle précède à l'humanité non seulement ce qu'est Dieu, mais aussi ce qu'est l'homme lui-même et la société. Le Christ est l'unique Sauveur de l'humanité : de lui et de ceux qui croient en lui, elle reçoit jusqu'à la fin des temps le principe fécond de son développement et de sa joie. »

L'auditoire a été profondément secoué, ému. « Nous n'avons personne qui parle comme cet évêque », dit derrière moi une femme en fichu rouge. Les applaudissements ont éclaté, même sur la scène; la plupart des spectateurs sont debout. Beaucoup qui, en entrant, se croyaient athées, vibrent de toute leur sensibilité slave et se sentent chrétiens. Il est près de minuit, Vvédensky, couvert de sueur, s'est rassis; Lounatcharsky, la tête renversée sur le dossier de sa chaise, les jambes allongées, fume son crayon; les yeux fermés, les mains dans les poches, il semble assoupi.

Enfin, il se lève à nouveau. En un quart d'heure, il essaie de détruire l'effet des paroles chrétiennes. Il raille la crainte qu'inspirent à Vvédensky les singes et les vers. Il demande combien de miracles ont vus son contradictoire et les spectateurs. « Et quand la prière a-t-elle fait pousser le blé ou arrêté la pluie? C'est le travail qui produit, le travail que la science matérialiste guide et perfectionne. Sans le travail, le monde périrait, tandis que la négation de Dieu n'a fait aucun mal à ceux qui le déclarent inutile. Que Vvédensky garde Dieu, le Christ, les saints, la religion. Lounatcharsky les cède volontiers, pourvu qu'il lui reste le travail et la science. »

Ces plaisanteries n'ont guère de succès. Quelques gros rires les accueillent. Mais la masse du public, reste insensible. La séance s'achève, elle a été vraiment un succès, presque un triomphe de la foi chrétienne. Je ne m'y attendais guère au début. Les autres spectateurs partageant mon impression.

Un inconnu m'abordait quelques jours plus tard : « Je vous ai bien remarqué, mardi soir, me dit-il. Ne croyez pas surtout que tous les commissaires du peuple sont comme Lounatcharsky, c'est le plus faible de tous. Quant au métropolitain, je dois avouer que je n'aurais jamais attendu cela d'un prêtre. Je suis israélite, mais depuis que je l'ai entendu, j'éprouve du respect, de l'admiration pour le Christ. »

Le concile de la hiérarchie synodale.

Contre le succès de Vvédensky, un obstacle grave se dressait cependant, du côté même des croyants. Les orthodoxes tykhoniens voient en son talent le danger le plus grave pour leur hiérarchie. Professeur d'apologétique chrétienne, il n'était pas moine, mais prêtre séculier et marié, quand ses succès de prédication le désignèrent pour la consécration épiscopale. Pour qu'elle ne fût pas anticanonique, les délégués de Sibérie obtinrent que les canons fussent modifiés par le concile de 1923. Ces descendants de déportés politiques sont plus hostiles aux lois qu'observait l'église impériale. Ils firent décider qu'un prêtre marié pourrait être élevé à l'épiscopat même sans la profession monastique, pourvu qu'il en fût digne.

Cette requête, très habituelle parmi les réformistes des diverses orthodoxies nationales de l'Orient, bénéficie souvent de l'exemple et de l'appui anglicans : les métropolitains de l'émigration la maudissent chez leurs rivaux, et tout aussitôt la favorisent par leurs actes. Car, au lieu de s'adresser en Angleterre aux légitimes successeurs des vieux ascètes et des martyrs, ils courtisent les pères de famille que naguère, avec l'ancienne Russie, ils traitaient — justement hélas! — de « protestants dépourvus de tout sacerdoce ».

L'Eglise catholique maintient le célibat, mais elle reconnaît dogmatiquement la *validité* de sacres même illicites. Avec toute la tradition des siècles antérieurs au schisme, elle sait que le caractère sacré du sacerdoce et de l'épiscopat peut être transmis par les mains et par la volonté de tout véritable évêque, fût-il coupable ou séparé de l'unité. Selon la pratique des anciens conciles, elle continue à tenir pour prêtres et pour évêques les dissidents qui ont été ainsi promus, même en dehors d'elle, et elle reçoit sans les ordonner à nouveau ceux que l'Esprit-Saint ramène à son unité. Ce qui rend nuls les ordres anglicans, ce n'est pas le mariage ni même l'hérésie des consécrateurs, c'est qu'ils ne peuvent donner ce qui leur manque à eux-mêmes, depuis l'origine, par défaut de pouvoir et d'intention chez les premiers auteurs de la rupture. Les évêques orientaux reçoivent et transmettent réellement le trésor du sacrement de l'Ordre : l'illégitimité de leurs titres n'annule pas la réalité du bien qu'ils détiennent. Au contraire, les Anglicans et les Panukrainiens de Lipkivsky n'ont que le titre et le désir, sans aucune réalité.

Les journaux illustrés d'Angleterre ont répandu une photographie qui représente les métropolitains Antoine et Euloge assis à côté et au-dessous de personnalités non orthodoxes, sous la présidence du primat anglican de Cantorbéry... Beaucoup de Russes du vieux temps n'en pouvaient croire leurs yeux devant ce cliché : « Comment peuvent-ils rien reprocher encore à ceux qui sont évêques, même rouges? Ce primat de Cantorbéry n'est pas seulement rasé et marié, mais il n'admet pas l'autorité des sept premiers conciles... Lipkivski est moins hérétique... » Je n'ai point voulu, dans ces circonstances, parler des prélats qui, non seulement combattent ouvertement tout culte de la Sainte-Vierge et des saints, mais rejettent expressément la divinité de Jésus-Christ.

Le mariage n'empêche pas par lui-même la collation et la réception valide du sacerdoce et de l'épiscopat. L'un et l'autre sont réellement conférés, mais anticanoniques, s'ils sont administrés en dehors de l'Eglise. Ainsi donc, qu'un prêtre des dissidents orientaux se présente au sacre comme moine ou comme marié, cela est relativement secondaire : le sacre qu'il reçoit rituellement, en dehors de l'unité du collège apostolique, en dehors de la communion de Pierre, en lui conférant le pouvoir d'ordre toujours identique, lui impose les mêmes obligations de réparer sa promotion anticanonique et illicite en revenant à l'unité.

Toutes les hiérarchies rivales dans les orthodoxies dissidentes se valent sur ce point, sauf celle de Lipkivsky, qui, à Kiev depuis 1921, prétend sacrer toute une multitude de prétendus évêques, sans avoir été jamais sacré lui-même par aucun évêque.

La hiérarchie tykhonienne a, naturellement, perdu de son prestige depuis la mort du patriarche. Déjà sa position canonique pouvait être critiquée d'après la lettre des canons de 1917 qui l'eussent obligée à se soumettre à un concile dès 1921; mais la position personnelle du patriarche n'en subissait pas d'atteinte appréciable. Au contraire, beaucoup de vieux évêques à larges et longues barbes blanches, sacrés eux-mêmes depuis vingt et trente ans, regardent avec méfiance le président actuel de la hiérarchie tykhonienne, un homme qui, en 1919, était encore un simple fonctionnaire laïque, un tchinovnik. Pierre Poliinsky a poursuivi, en effet, toute sa carrière comme employé civil du Saint-Synode : parvenu à un grade, qui, dans le *tchine* russe, équivalait à celui de général, il devait être mis à la retraite, quand il déclara au patriarche Tykhon sa résolution de recevoir les ordres, pourvu qu'il fût fait droit à ses demandes personnelles. Ce qui est certain, c'est que, ayant pris l'habit ecclésiastique en 1919, il était aussitôt nommé inspecteur de tous les monastères du diocèse de Moscou, sacré évêque en 1920, promu métropolitain et assuré de rester toujours à Moscou comme vicaire du patriarche. Portant comme métropolitain le titre de Krouty, un faubourg de Moscou, l'ancien fonctionnaire était précieux par sa connaissance des dossiers ecclésiastiques, il suppléait aux défauts de mémoire du patriarche et finalement obtenait de lui succéder en fait avec le titre de gardien du trône patriarcal. Ce titre, d'après le concile patriarcaliste de 1917, devrait être éphémère, limité à un maximum de trois mois. Gardé depuis neuf mois, il va sans doute devenir permanent : « le gardien du trône patriarcal », non élu, désigné en fin de liste par le patriarche, reste suspect devant beaucoup de tykhoniens.

Contre lui se dressent les vieux évêques, restés fidèles au principe synodal, et leurs adhérents. A distance, je les prenais pour une forme mitigée de hiérarchie rouge, m'étant fié comme tous les Occidentaux aux affirmations tendancieuses qui les confondent avec l'église Vivante (1). Cette hiérarchie proteste contre une telle confusion. Elle se regarde comme la seule canonique, se vante d'être fidèle à la lettre des canons et à leur esprit, comme à la dogmatique de l'orthodoxie et à la tradition conciliaire. N'ayant pas à prendre parti, je puis noter sans aucun préjugé les positions de ses deux cents évêques. Ils reconnaissent le concile de 1917, avec sa majorité de droite qui rétablit le patriarcat supprimé depuis 1700 après avoir vécu seulement un siècle; ils reconnaissent le concile de 1923 avec sa majorité de gauche, qui déposa le patriarche pour avoir refusé d'observer les canons de 1917. Ils appellent donc leur réunion d'octobre 1925 : *Troisième concile national des Eglises orthodoxes sur les territoires de l'U. R. S. S.* Cette troisième assemblée, comme les deux précédentes, a reçu la bénédiction du patriarche de Constantinople : cette sanction garantit aux délégués le bon droit de leur orthodoxie. Le public les appelle souvent les *Synodaux* ou les *Rénovateurs*, ils préfèrent se dire simplement les *Orthodoxes*.

D'après leurs statistiques, dix-sept mille prêtres reconnaissent leur hiérarchie et officient dans seize mille églises. Leurs canonistes assurent que le premier archevêque désigné par le patriarche comme gardien du trône patriarcal, Mgr Agathange, le vieux

(1) Plusieurs journaux catholiques sont tombés dans la même erreur, avec certaines accusations dont l'exagération même sert les communistes qu'elle prétend combattre. Ils tirent profit de tous les faux reproches; la critique des torts réels peut seule être efficace.

métropolitaine de Iaroslav, était un de leurs partisans (1). Le métropolitaine Pierre Kroutitzky, désigné seulement en troisième lieu, l'aurait fait exiler ainsi que le second, Cyrille, métropolitaine de Kazan. Débarrassé de ces deux rivaux, plus anciens et plus connus du peuple, il pouvait agir en maître. Tout concile sera impossible, déclara-t-il, tant qu'une partie de l'ancien épiscopat restera en exil ou en prison : la raison est belle et s'explique aisément, elle plaît au peuple, mais les *Synodaux* lui reprochent d'être seulement un prétexte pour conserver le pouvoir personnel contre les canons. Les *synodaux* avouent que la majorité du peuple est avec les Tykhoniens, les trois quarts, disent-ils tandis qu'un évêque tykhonien leur attribuait, à eux, trente-cinq pour cent des fidèles dans les provinces, et vingt pour cent à Moscou. Ils gagnent du terrain, au dire même de leurs rivaux.

« Nous nous plaçons en face des faits réels, disent ces *Synodaux*, les faits de l'ancienne histoire russe et ceux de la plus voisine, nous continuons les conciles récents, voulant seulement que notre concile actuel, assemblé suivant les mêmes principes, jouisse des mêmes droits. »

Quatre-vingt-trois évêques sont présents, deux cents prêtres, deux cents laïques, élus à raison de deux par diocèse. L'ancien Grand Séminaire les abrite. Les séances ont lieu dans la salle des Actes, les classes du premier étage sont transformées en chambrées : chambrées d'évêques, de laïques, de simples prêtres, une chambrée aussi pour les femmes déléguées. Dans le corridor, de grands samovars où chante l'eau bouillante offrent à toute heure un verre de thé aux membres du concile. Comme il fait froid déjà, les feux sont allumés dans l'espace vide que les architectes des palais russes laissent toujours dans l'épaisseur des murs intérieurs : sans calorifère central, sans poêle, l'immeuble est chauffé par les bûches allumées en bas à l'intérieur de ces murs et dont les grandes flammes montent d'étage en étage vers les ouvertures du toit ; la chaleur est constante, économique. Évidemment le Séminaire est, de longue date, nationalisé (Troisième maison des Soviets) comme tous les autres édifices, comme tout le sol de Moscou et de la Russie. Il a fallu louer ce premier étage. Le rez-de-chaussée reste, même pendant le concile, à l'usage des Soviets, seuls propriétaires de tous les immeubles, et un buste de Lénine s'y détache sur un fond de tentures rouges, au bas de l'escalier, comme en presque tous les lieux publics et aux devantures de magasins.

Le premier étage est, au contraire, redevenu clérical. L'ancienne grande salle des Actes, louée successivement à tous les organisateurs privés de réunions publiques, retrouve son auditoire d'antan. Quelques débris de banderoles en papier restent encore collés au mur, avec des fragments d'inscriptions marxistes. Pas d'autres traces des récents usages profanes. Sur la scène à gauche, face aux spectateurs, une très haute icône domine l'auditoire. Le Christ glorieux porte un long et large manteau impérial et, sur la tête, la couronne des tsars : l'intention de ce symbolisme s'éclaircira pour moi peu à peu. D'autres icônes plus petites de la Sainte-Vierge, de saint Nicolas, de saint Basile, complètent cette décoration simple. Un grand cierge et des lampes brûlent constamment devant les images. L'avant-scène est occupée par une longue table couverte d'un tapis vert, sur laquelle sont dressés côte-à-côte un petit crucifix et le livre des Évangiles. Les métropolitaines les plus anciens, aux longues barbes et chevelures neigeuses, ont un aspect vénérable et souriant de bonhomme Noël. Ils président, assis sur de simples chaises de bois à haut dossier. Un vieux

marchand, délégué laïque de Moscou, avec une barbe assyrienne, est assis derrière eux ; dans la coulisse, à droite et à gauche, deux ou trois prêtres avec deux ou trois délégués laïques font office de secrétaires. Deux autres laïques, déjà professeurs de théologie dans les Académies ecclésiastiques sous l'ancien régime, sont aux extrémités de la table des métropolitaines : MM. Zarine et Titlinoff. Au fond de la scène, quatre ou cinq évêques, archevêques ou métropolitaines peuvent entrer, s'asseoir, sortir, sans attirer trop l'attention.

La plupart des autres évêques sont assis dans la salle, soit aux premiers rangs, soit en groupe face à la porte latérale par où les délégués viennent aux séances. D'ailleurs, aucune place fixe : prêtres et laïques sont mêlés ; chacun prend le premier siège venu, chaise ou tabouret de bois plein. A certaines séances, un vieux prêtre ascète, tout cassé, prétend céder sa place à chacun des retardataires ; mais d'autres s'émeuvent en le voyant continuer sa pénitence de rester debout malgré son air d'épuisement, ils s'empressent de lui apporter un nouveau siège, et lui se hâte de le céder au premier arrivant, qu'il honore d'une profonde inclination silencieuse. Le pieux manège recommence une quinzaine de fois.

Les délégués sont venus de toutes les provinces soumises au pouvoir soviétique : il en est de l'Oural, de Sibérie, de Transbaïkalie, du Caucase, de Crimée, En voici de Tiflis, et de Tachkent comme d'Arkhangelsk et de Sébastopol. Ils ont tous le même droit de suffrage, laïques, prêtres, évêques. Cette égalité, pratiquée dès le concile de 1917, s'explique, me dit-on, par le fait qu'il ne peut y avoir de débat dogmatique, les questions de doctrine étant réservées au concile oecuménique. Si le mot de concile n'était pas si prestigieux pour les Russes, ils diraient sans doute, avec plus de vérité et de simplicité, qu'ils réunissent leur troisième « Congrès national ».

Les séances avaient commencé avant mon arrivée : cérémonie solennelle d'ouverture au temple du Sauveur, le 1^{er} octobre, puis contrôle des mandats. Dans l'après-midi du lundi 5 octobre, je demande d'être admis comme spectateur : « Prêtre catholique, résidant ordinairement à Rome et président de l'Institut oriental, je suis venu de Paris sans mission, à titre purement individuel, pour m'instruire, pendant la fin de mes vacances ». On s'assure discrètement que je ne suis pas un « Ksondje » ou prêtre polonais, venu pour espionner, et l'on me fait alors gracieux accueil. Au lieu de m'envoyer dans les tribunes où est parqué le public qui n'a pas voix au chapitre, les métropolitaines tiennent à me présenter : l'assemblée tout entière se lève pour me saluer. Il faut improviser quelques mots. En deux phrases je dis que le clergé et les fidèles de France s'intéressent vivement aux âmes chrétiennes de Russie, mais qu'ils ignorent forcément presque tout des conditions où elles se trouvent actuellement : désireux donc de connaître directement les efforts tentés pour sauver et développer la vie spirituelle et chrétienne des populations russes dans le nouvel état politique, je suis venu non pour parler mais pour écouter, avec le cœur plein de prière et d'amour pour les âmes.

Cette formule, qui exprime pleinement ma pensée, est aussi celle que je redis aux Tykhoniens. Elle est bien accueillie. Une carte numérotée m'assure, pour la suite, toute facilité d'assister aux autres séances. Durant les intervalles libres, évêques, prêtres, laïques se prêtent à causer, le plus souvent en russe, sans s'offenser de mes incorrections de langage. Tel métropolitaine qui a beaucoup voyagé avant d'entrer dans les ordres, parle excellemment le français, tel évêque, professeur d'académie, s'exprime suffisamment ; un délégué laïque du Turkestan parle avec aisance l'anglais et l'italien ; un prêtre vient causer en allemand, un professeur de l'Académie ecclésiastique de Moscou, en anglais. On m'interroge beaucoup, notamment sur le congrès de Stockholm, et l'on répond de bon gré à mes questions.

(1) En fait, d'après une lettre de Moscou que le journal des monarchistes russes de Paris, *Vozrojdénie*, publiait le 12 septembre 1925, le métropolitaine Agathange fréquenta l'église des *Synodaux*, jusqu'à l'arrivée de deux évêques, partisans de Pierre Poliasky. Il est mort peu après.

Les réunions se passent avec ordre. Le chant grave et pieux d'une assez longue prière liturgique ouvre et clôture toutes les séances. Puis l'ordre du jour appelle à chaque séance la lecture de rapports sur un point donné. Le métropolitain qui préside donne ensuite la parole à tous ceux qui l'ont demandée par écrit : ils doivent s'en tenir au sujet traité par les rapporteurs, mais ils ont tout droit de les contredire et de combattre leurs arguments ou leurs conclusions. Souvent les petits billets blancs de ceux qui veulent parler semblent bien nombreux. Alors le président consulte l'assemblée, qui limite à dix ou cinq minutes le temps permis à chacun. Les orateurs, évêques, prêtres ou laïques, montent sur la scène par une petite échelle, qui aboutit à un étroit pupitre placé face aux spectateurs, à leur droite. La plupart achèvent dans le

temps fixé, quelques-uns ont peine à s'arrêter — le plus souvent ceux que le public entend le moins volontiers — ; d'autres sont priés au contraire de prolonger pour mieux expliquer leur pensée. Les opinions divergentes s'expriment en toute liberté, avec vivacité parfois ; mais je constate, avec surprise, que la plupart des votes — par assis et levés — rallient la presque unanimité des assistants : la contre-épreuve ne fut guère nécessaire, que deux fois et, comme le résultat restait incertain, le bureau conclut que la question n'était pas encore bien éclaircie. Il rouvrit donc la discussion, et des adaptations pratiques amenèrent alors un vote presque unanime.

MICHEL D'HERBIGNY S. J.

Président de l'institut pontifical oriental

(A suivre.)

Les idées et les faits

Chronique des Idées

Vie intérieure du Cardinal Mercier

Ces lignes qu'on va lire n'ont pas la prétention de tracer la psychologie du grand et saint Cardinal, elles tendent seulement à y apporter une modeste contribution. Elles pourront, d'ailleurs, éclairer l'historien d'une *Vie*, que déjà réclame l'opinion et ne pourra tarder à paraître, en montrant l'inspiration générale à laquelle obéissait l'illustre défunt dans son extraordinaire activité.

Si l'on recherchait le mobile principal de cette vie et, plus exactement, le moteur secret qui l'anima tout entière, il faudrait le demander, je crois, à l'amour filial pour le Père des cieux, débordant en charité apostolique sur le prochain. Lui-même nous l'a discrètement révélé dans son admirable réponse au discours que lui avait adressé M. le ministre Cooreman, président du fonds Mercier, à l'assemblée générale jubilaire de 1924. Cette tendresse filiale pour Dieu, il l'avait sucée, si j'ose dire, avec le lait de cette mère incomparable que fut « la sainte Madame Barbe », comme on l'appelait à Braine-l'Alleud, et à laquelle le Cardinal se disait redevable de tout ce qu'il pouvait avoir de bon. Dans le cœur de cette mère, il lut aussi la féconde leçon de l'oubli de soi, de l'amour désintéressé qui se manifeste par le dévouement aux enfants du même Père céleste, à nos frères.

Ces dispositions premières, en vertu d'une grâce spéciale, décidèrent de toute l'orientation de sa vie. Elles ne cessèrent de s'affermir et de se développer, elles s'accrurent de la contemplation des spectacles familiers de la nature qui l'entourait, où lui apparut le Dieu à tous bienfaisant, elles reçurent surtout de la lecture des livres inspirés, de l'Évangile tout d'abord, une puissante confirmation. Plus tard, les Épitres de saint Paul lui devinrent si familières, il prit une telle satisfaction à les traduire de façon à en exprimer tout le suc, qu'il les convertit en quelque sorte en sa propre substance, en sa chair et son sang.

Aux côtés de sa mère, il rencontra une autre influence familiale qui devait tôt l'enflammer d'un amour héroïque pour les âmes, celle du vénérable Mgr Andrien-Joseph Cloquet, son oncle maternel, le « saint de l'Orégon », comme l'avaient baptisé les indigènes, et dont les exemples l'auraient entraîné dans la vie de l'apostolat lointain, s'il n'en avait été détourné par des vues providentielles. Un demi-frère de sa mère, l'abbé Charlier, qui fut doyen de Virginal, ne manqua pas non plus de faire paraître à ses yeux de jeune homme, la beauté d'une vie sacrifiée à Dieu et aux âmes.

Nous tenons d'un vénérable ecclésiastique, vétéran de l'enseignement, résidant à Bruxelles, qui souvent rencontra, pendant les vacances le jeune Mercier à Virginal, qu'il était très pieux et très amateur des jeux d'esprit, tels que les charades. Ceci, en effet, le caractérise : sa piété tendre, affective et virile, ne

l'absorbait pas dans une concentration farouche mais s'irradiait sur toutes ses activités. Idéaliste et réaliste, il unira toujours la contemplation à l'action. De même, la passion du savoir, dont il brûla très jeune et qui enflammait son jeune esprit d'une ardente curiosité, se tourna naturellement chez lui en instrument d'apostolat. La science lui parut tout de suite le véhicule de l'amour, il voulut être savant pour être influent, être influent pour être conquérant d'âmes. Grandir toujours en charité, monter vers Dieu, le Père tendrement aimé, pour y faire monter les autres : tel fut son idéal constant, telle son aspiration continue.

Vaine à ses yeux, la science qui « ne se tourne pas à aimer » et cette pensée le domine à ce point qu'elle lui servira de norme pour juger les grands hommes, et prendre leur exacte mesure.

Lisez ses éloges de Bossuet à Meaux, de Dante à l'Académie de Belgique, de saint Jérôme à Rome, l'orateur français, le poète florentin, l'exégète de Palestine sont étudiés de ce point de vue et ne reçoivent de lui l'hommage de sa complète admiration que pour s'être révélés à ses yeux « hommes d'action ».

* * *

S'emplir d'amour divin et mettre quelque chose de soi dans les autres, ce fut sa constante, sa plus fervente préoccupation : c'est l'étoile directrice de sa destinée. Là Providence, qui le préparait de loin à l'épiscopat, appliqua cette disposition foncière de sa nature aux élèves du sanctuaire. Il l'a dit en public, je l'ai entendu en conversation privée, avouer une propension spéciale et comme une vocation à former des ministres de Dieu, à cultiver cette portion choisie. On le vit bien quand il fut appelé aux fonctions de directeur spirituel au séminaire de Malines, et nul de ceux qui passèrent par ses mains ne put effacer de la mémoire de son cœur cet extraordinaire éducateur des clercs. Ces survivants se font plutôt rares, mais ils ont gardé de son action profonde, avec le mémorial de quelques feuillets jaunés par le temps, où ils inscrivaient leurs notes de direction, l'impérissable reconnaissance de leur cœur. Et l'affection qu'ils lui ont gardée ! L'un d'eux, à l'annonce de sa mort, le samedi 23, une heure environ après l'événement, vénérable prêtre du ministère, éclatait en sanglots, comme un enfant frappé par la disparition d'un père passionnément chéri.

Il me revient aussi en mémoire que le distingué prélat, aumônier de la Cour, ennoblé encore d'une nouvelle dignité sur son lit de souffrances, témoignait devant moi de cette emprise extraordinaire que le jeune abbé Mercier exerçait sur les séminaristes. Il avait un tour personnel, une manière de « réaliser » l'Évangile, d'évoquer Notre-Seigneur, de le faire revivre et apparaître en quelque sorte devant ses jeunes auditeurs qui les pénétrait de foi, qui les arrachait à eux-mêmes, qui les revêtait du Christ, selon l'expression paulinienne.

Tel surtout il se montrait à Louvain, au séminaire Léon XIII, dont il fit un cénacle d'apôtres. C'est là qu'éclata, dans toute sa

force, cette alliance de la passion scientifique et de la passion spirituelle. C'est là qu'il enflammait les jeunes gens de l'amour de l'étude et de l'amour du Christ. A travers toutes les difficultés que rencontra sa mission, de rénovateur du Thomisme, dont l'avait chargé le Pape et que lui contestaient presque tous les autres, au sein même des persécutions qui l'assaillirent et dont la Providence se chargea si bien de le venger, jusqu'à le ramener archevêque au chevet d'un ancien recteur, son opiniâtre opposant; Mgr Mercier ne fut jamais distrait de la culture des âmes qu'il ne pouvait séparer dans sa pensée de la culture philosophique.

A cette œuvre de l'éducation des clercs, qui répondait à l'aspiration initiale et profonde de son zèle sacerdotal, il se donna tout entier, il l'imprégnait de sa personnalité, il ne rêva jamais de la quitter et, quand l'appel de Dieu arracha à cette sainte Chesnaie, le maître entouré de l'ardente affection de ses élèves, il put leur dire en toute sincérité : « Si la charge à laquelle je suis appelé doit forcément m'éloigner de vous, qui êtes ma famille, mon cœur restera avec vous. »

On le lui rendait bien. Lorsque, le 29 septembre 1924, les Anciens de Léon XIII furent convoqués à Malines, pour apporter au Cardinal jubilaire leur hommage spécial, le « senior » de groupe fondateur de 1892, le doyen d'âge des sept, M. le curé-doyen de Menin, M. le chanoine Huys, ravit le cœur de Son Eminence en lui rappelant les belles années de Louvain. De son allocution, j'extrais ce passage significatif : « Par l'entraînement de votre parole si persuasive, et plus encore par l'ascendant de votre vie si sainte, vous nous avez communiqué, avec la passion de l'étude et du travail, la passion plus noble encore de la sainteté, éveillant dans nos jeunes cœurs, la fière et légitime ambition d'être un jour quelqu'un, de faire quelque chose, et, comme vous disiez vous-même alors « de traier chacun son petit sillon dans la vie ». Ce grand éducateur formait ses disciples à son image.

L'historien du Cardinal montrera avec quelle ampleur de zèle l'évêque embrassa dans sa sollicitude tout son clergé. Je pense que le plus beau fleuron de sa couronne, son plus grand mérite devant Dieu, ce n'est pas d'avoir ressuscité la pensée thomiste, qui dormait dans la poussière des bibliothèques, en la mettant en contact avec toutes les sciences modernes, mais d'avoir éveillé, dans une foule d'âmes sacerdotales, la passion de la sainteté, d'avoir élevé le niveau spirituel du clergé, mis en honneur les vertus qui en sont l'ornement, imprimé une impulsion vigoureuse, et dans toutes les directions, à l'ardeur du zèle apostolique.

* * *

Tous les observateurs auront été frappés de l'originalité de son ascèse, elle éclate dans ce chef-d'œuvre : *A mes Séminaristes*, et dans cet ouvrage, malheureusement inachevé : *La Vie intérieure*.

Le Cardinal a revisé l'oraison traditionnelle, marqué de son empreinte la piété et il prendra place à côté des Faber, des Gay, parmi les ascètes modernes. Au reste, sa personnalité s'accuse fortement dans toutes ses œuvres, elle se dressa dans le monde avec éclat et le prestige que l'on sait. Il est donc intéressant de se demander comment ce *moi* si énergique, si passionné, d'un relief si puissant, s'harmonisait avec son étonnante simplicité et son humilité profonde. La réponse est toujours la même : tout ce *moi* allait à Dieu par l'amour, ne visait que Dieu, n'ambitionnait que Lui, ne se déployait qu'à son service et pour sa gloire. De toutes les splendides manifestations de son jubilé, qu'il finit par accepter tout simplement et sans réserve, il composa une gerbe éblouissante qu'il offrit à Dieu.

Je lui demandai un jour, avec la liberté qu'il autorisait, comment il se défendait du vertige de la gloire dans ces ovations délirantes dont sa marche triomphante à travers l'Amérique fut une succession continue, il me répondit que tout ce déchaînement d'enthousiasme ne lui causait pas une seconde d'ivresse, parce qu'il avait le sens très aigu de la glorification de la religion, de l'Eglise, de Dieu, vers qui montait, à travers sa personne, l'admiration des peuples et des rois.

A un ami, qui s'étonnait aussi de sa sérénité dans ces jours de triomphe, il dit un jour qu'il aimait à opposer à toutes ces effervescences de la popularité « la pensée du cercueil où il serait un jour gisant et où toute gloire vient expirer ».

Grande figure de saint contemporain, si parfaitement humaine et si noblement surnaturelle! Harmonieuse destinée et admirable déroulement d'une carrière où tous les contrastes se fondent

dans cette unité supérieure : l'amour filial du Père des cieux, l'amour fraternel du prochain.

Nous n'avons pu que jeter rapidement, sur le papier, cette esquisse imparfaite, il sera du plus haut intérêt d'y revenir à loisir et de méditer sur cette grande âme de lumière et de force, sur ce cœur débordant de charité.

J. SCHYRGENS.

S. D. N.

On lit dans la Germania sous le titre : Catholicisme et S. D. N. :

On reproche souvent à la S. D. N., du côté catholique, d'être trop influencée par l'atmosphère calviniste de Genève. A ce reproche, on peut opposer le témoignage d'un homme comme Mgr Seipel, qui connaît la S. D. N. et lui recrute, quand il le peut, des adhérents. Ce n'est pas de l'atmosphère genevoise qu'a surgi l'idée de la S. D. N. et celle-ci est de nature trop universelle pour que des influences locales puissent l'estampiller à leur image.

On parle avec plus de raison d'influences maçonniques et juives. Les hommes d'Etat et les nations catholiques ne se verront-ils pas par là incités à travailler plus intensivement encore pour faire prévaloir *la leur*? Le catholicisme est, vis-à-vis de la S. D. N., dans la même situation que l'Allemagne et les Allemands. Le mot d'ordre pour celui-là comme pour ceux-ci doit être : Pas d'abstention ; l'activité.

Le P. de Munnynck, recteur de l'Université de Fribourg, en Suisse, a eu l'occasion d'observer la S. D. N. de près. Quelle est sa conclusion? Celle-ci, qu'il a énoncée, au cours d'une conférence faite à Varsovie : c'est un devoir pour les catholiques que de collaborer avec la S. D. N. Et cette collaboration est la conséquence logique de la solidarité supranaturelle existant entre tous les hommes.

Peut-être ne sait-on pas que l'attitude du Vatican à l'égard de la S. D. N., dont le secrétaire général, Sir Eric Drummond, est un catholique, par surcroît, n'est pas négative. Il ne convient certes pas de se féliciter de ce que la S. D. N. ait ignoré jusqu'ici le Saint-Siège : conséquence indirecte de l'accord de Londres de 1915, par lequel les Alliés avaient promis à l'Italie de ne pas admettre la participation du Vatican aux négociations de paix. Vainqueurs dans la guerre mondiale, l'Allemagne et l'Autriche-Hongrie l'auraient, au contraire, avec plaisir, vu prendre part aux pourparlers.

D'autre part, les sphères catholiques dirigeantes sont d'avis que le Saint-Siège ne saurait être membre de la S. D. N., car quel rapport y a-t-il entre le chef de l'Eglise catholique et les multiples questions économiques et autres, dont la S. D. N. a à s'occuper? D'ailleurs, en ce moment même, on travaille à ce que des relations diplomatiques quelconques soient établies entre la S. D. N. et le Vatican. Les catholiques d'Angleterre, le cardinal Bourne y compris, font des efforts dans ce sens.

Il existe un certain parallélisme d'intérêts entre l'Eglise catholique et le Reich dans la question dite des minorités nationales. Une partie notable des régions transférées à d'autres Etats, en vertu des traités de paix de 1919, est habitée par des catholiques. Pour les dénationaliser, les Etats vainqueurs s'attaquent d'abord à l'Eglise et à l'école. Ici, le Saint-Siège aurait tout intérêt à voir augmenter le contrôle de la S. D. N. jusqu'ici bien rudimentaire.

L'exemple du comte Apponyi, homme politique hongrois, parlant à Genève en septembre, démontre que ces sortes d'interventions, si l'énergie et la franchise s'y joignent à la mesure et au tact, peuvent être couronnées de succès, et, en plus, rehausser le prestige et servir les intérêts de la nation dont on prend la défense.

Toute demande de changement d'adresse

doit être accompagnée d'un franc

en timbres-poste.

ETATS-UNIS

Wilson

D'après un article de Wade Chance : Wilson et Lodge, dans The English Review, de février 1926.

Le livre posthume de feu le sénateur H.-C. Lodge : *The Senate and the League of Nation*, démontre irréfutablement que toute la responsabilité du rejet, par l'Amérique, du traité de Versailles et de la S. D. N., incombe non au Sénat en général et à Lodge (qui, durant vingt-trois ans, fut membre du Comité sénatorial des Affaires étrangères), mais au président Wilson.

Lodge découvrit de bonne heure, notamment en observant la politique mexicaine du Président, dirigée tout entière contre un seul homme : le président Huerta, que Wilson était un homme mesquin et incédu.

Lodge affirme qu'après la catastrophe de la *Lusitania*, le peuple américain se serait unanimement rangé derrière le Président, si celui-ci s'était décidé à faire la guerre; et le comte Bernstorff dit la même chose dans ses mémoires. Mais Wilson hésita, tergiversa, temporisa et laissa échapper l'occasion.

Il est certain qu'au début tout au moins, il ne voyait pas de différence, du point de vue moral, entre les buts de guerre des Alliés et ceux de l'Allemagne.

Pour ce qui est des débats qui eurent lieu au Sénat au sujet du *Covenant* de la S. D. N., il faut se souvenir que le Sénat était en majorité républicain, que, dès lors, des votes républicains pouvaient seuls assurer l'adoption du *Covenant*. Le Président ne s'en moqua pas moins du Sénat, en se rendant à Paris sans qu'un seul sénateur l'accompagnât.

Lodge n'en fit pas moins tout ce qu'il put pour assurer le vote de l'acceptation du Traité de paix et du *Covenant* par la haute assemblée, moyennant, il est vrai, quelques amendements, que Lord Grey et M. Jusserand ont reconnu être sans importance essentielle. Wilson adressa toutefois, au sénateur Hitchcock une lettre dans laquelle il demandait à tous les adhérents du *Covenant* et du traité de voter contre la résolution par laquelle Lodge demandait la ratification de ces instruments amendés. Ce qui fut fait. Les démocrates votèrent contre la résolution. Traité et *Covenant* de la S. D. N. étaient par terre (Novembre 1919). En mars 1920, nouvelle tentative de Lodge de sauver l'un et l'autre : nouveau vote hostile des sénateurs démocrates, cette fois définitif. La responsabilité en incombera à tout jamais à Woodrow Wilson.

Le livre de Lodge tue une autre légende encore. On a prétendu que le Sénat avait également rejeté le projet de traité dit de Triple-Alliance, par lequel l'Amérique et la Grande-Bretagne devaient venir au secours de la France si celle-ci était, de la part de l'Allemagne, l'objet d'une nouvelle agression non-provoquée. Une des clauses de ce projet de traité, stipulait qu'il serait soumis au Sénat en même temps que le traité de Versailles. Wilson n'en fit rien; et ce ne fut qu'après divers commentaires malveillants de sénateurs qu'il leur en fit parvenir un exemplaire, trois semaines après qu'ils eurent pris connaissance du traité de Versailles. A aucun moment, Wilson ne demanda que le traité d'alliance fût adopté; il n'y eut, à ce sujet, ni examen, ni vote. Wilson viola tout tranquillement sa promesse, comme il écartait tout ce qui pouvait nuire au succès de son fétiche, le *Covenant*, dans lequel il avait eu soin d'inscrire ce paragraphe : « La première assemblée de la S. D. N. sera convoquée par le Président des Etats-Unis. » Pour arriver à ses fins, il était prêt à jeter tout par dessus bord : Chantoung, la plupart des quatorze points, liberté des mers.

A Paris, Wilson ne fut pas le vrai délégué de l'Amérique, ni son véritable représentant.

Du point de vue de ses relations avec ceux qui l'avaient loyalement servi, Wilson est un exemple classique de l'homme politique ingrat.

Si Wilson avait été un véritable idéaliste, il aurait certainement consenti à sauver le *Covenant* et la S. D. N. au Sénat, en acceptant quelques modifications aux projets. Lincoln s'était ardemment attaché à l'œuvre de l'émancipation; pourtant, à un certain moment, il y renonça pour sauver l'unité de l'Amérique. Il est vrai que Lincoln ne cherchait pas à se faire réelle une troisième fois; qu'il n'avait pas besoin d'une estrade — qu'elle fût ou non branlante — pour se hisser au-dessus d'un passé douteux.

Wilson manquait totalement de sincérité. Lodge a dit de lui :

« Wilson n'a été sincère à aucun moment de sa vie, excepté dans ses propres intérêts. »

D'une part, Wilson a maintes fois proclamé que l'ancien gouvernement allemand, non le peuple allemand, était seul responsable de la guerre; de l'autre, il n'hésitait pas à signer, à Paris, à la veille de la signature du traité de Versailles, conjointement avec Clémenceau et Lloyd George, un document adressé aux plénipotentiaires allemands et affirmant, au contraire, la culpabilité de la nation allemande. « Durant toute la guerre et avant la guerre », y lisons-nous, le peuple allemand et ses représentants n'ont cessé d'appuyer la guerre, de voter les crédits, de souscrire aux emprunts de guerre, d'obéir à tous les ordres de leur gouvernement, quelque sauvages qu'ils fussent. Ils partagent la responsabilité de la politique de ce gouvernement, puisque, s'ils l'eussent voulu, ils auraient pu y mettre fin, à n'importe quel moment!..

Vivant et mort, Woodrow Wilson a reçu tous les honneurs terrestres imaginables. Il n'est que juste que la vérité soit exactement enregistrée. Il commença la guerre trop tard, la termina trop tôt, remplaça l'Entente par une S. D. N. nébuleuse, empêcha les Etats-Unis d'y participer pour des raisons personnelles. Il commença par s'isoler lui-même, puis isola l'Amérique. Sa tête était dans les nuages, ses pieds s'enlisaient dans l'argile. Jamais pareille liberté de choix n'avait été accordée à un mortel. Wilson procéda à ces choix avec un cœur sec et un esprit aride. Il ne pouvait s'élever au-dessus de lui-même, car il n'avait rien d'un phare. Il n'était que brouillard.

BRÉSIL

L'empereur Pedro II

A l'occasion du centième anniversaire de la naissance de don Pedro II, empereur du Brésil, la Koelnische Zeitung lui consacre les lignes suivantes :

Il naquit le 2 décembre 1825, dans la résidence d'été de ses parents, à Boa Vista de São Christovam, aujourd'hui Musée national brésilien. Son père était l'empereur don Pedro I^{er}, sa mère Léopoldine de Habsbourg, qui, du reste, mourut un an plus tard.

Le 7 avril 1831, don Pedro I^{er} quitta le Brésil et rentra en Portugal, laissant son fils, âgé de cinq ans seulement, aux soins d'un tuteur hors ligne, José Bonifacio de Andrada e Silva.

Andrada e Silva avait été ministre de don Pedro I^{er} en 1822, puis l'empereur l'avait privé de son emploi et banni. Mais il savait à qui il avait affaire et n'hésita pas à confier au « patriarche de l'indépendance » brésilienne non seulement son fils, mais aussi ses trois filles. Trois ans plus tard, ce cavalier émérite, épris d'irrigues et d'aventures amoureuses, terminait au palais de Queluz, à Lisbonne, son existence agitée. Quelques mois auparavant, le 15 décembre 1833, le conseil de Régence avait arrêté et déporté José Bonifacio, coupable, lui et ses frères, d'appartenir à un parti politique (le parti Caramura), qui voulait faire revenir don Pedro I^{er} en qualité de régent pendant la minorité de son fils.

Le baron d'Itanhaem, plus tard marquis, était nommé tuteur, à la place d'Andrada.

Sans être un homme doué de qualités exceptionnelles, Itanhaem fut un bon tuteur qui s'attacha à faire de son impérial pupille un bon souverain. Celui-ci fut confié aux soins du carmélite Frei Pedro de Santa Marianna, de 1813 à 1833 professeur de mathématiques à l'Académie militaire. Sur la demande de son impérial élève, le Pape nomma plus tard le carmélite évêque de Chrysopolis : le religieux s'était par modestie refusé à être évêque; de Rio de Janeiro.

Le tuteur et le pédagogue ont à leur actif ce grand mérite d'avoir inculqué à leur élève l'habitude de lire régulièrement un grand nombre de journaux. Aimé d'un crayon bleu et d'un carnet, don Pedro était accoutumé d'absorber tous les jours une montagne de papier imprimé. On l'habitua également à donner audience avec facilité; le souverain y prit goût et écoutait avec patience les doléances du moindre de ses sujets. La seule notion du fait que l'empereur lisait tout et prêtait une oreille attentive à chacun empêcha, durant son long règne, bien des injustices.

On inculqua aussi au jeune prince la règle d'être en tout, dans le travail comme dans la vie, méthodique et ponctuel. Peut-être, le programme d'éducation aurait-il dû aussi faire une part un peu plus large au cœur et à la sensibilité, au lieu de ne faire de don Pedro que l'homme du savoir et du devoir. Don Pedro en fût du reste le seul à pâtir. Le « peuple » ne comprend pas ces sortes d'hommes; beaucoup les respectent, certains les admirent, mais le cœur des masses leur demeure fermé : car pour être populaire, l'objectivité ne vaut rien.

Le jeune don Pedro n'eut jamais de camarades de son âge : on craignait, le Parlement surtout, qu'un groupe quelconque ne l'influencât particulièrement. Don Pedro voyait peu ses sœurs elles-mêmes.

En juillet 1840, il se déclarait prêt à prendre le pouvoir et manifesta, à partir de ce moment, dans sa façon de traiter les hommes et de juger des choses, des capacités bien au-dessus de son âge : ces capacités, il les avait acquises au détriment de son enfance. L'idée de proclamer le jeune souverain majeur à moins de quinze ans avait pris naissance au sein de l'assemblée constituante peu après l'ouverture de ses travaux : c'était, pensait-on, le seul moyen de mettre fin aux luttes de partis, luttes qui risquaient de dégénérer en anarchie, entraînant la dissolution de l'Empire. Don Pedro forma son premier ministère (libéral), en juillet 1840. Les ministères brésiliens se succédaient très vite en ce temps-là : au cours de ses quarante-neuf années de règne il y en eut trente-six. C'est bien à tort que ses ennemis en ont fait grief à l'Empereur.

Malgré l'impopularité de la fille de don Pedro, dona Isabel, qui aurait dû lui succéder sur le trône, et les intrigues des États-Unis, il est vraisemblable qu'une volonté ferme aurait eu raison de l'insurrection du 15 novembre 1889, mais don Pedro II, malade, ne manifesta, en face de l'émeute qui grondait, que de l'apathie, et se déclara prêt à s'incliner devant la volonté du « peuple » — en l'occurrence, devant celle d'une poignée de mutins. Il ne survécut à la révolution que de peu, vivant tantôt à Cannes, tantôt à Paris, absorbé par ses études scientifiques favorites. Sa situation matérielle était très pénible; il n'avait rien voulu accepter du gouvernement révolutionnaire; il ne commença à souffrir de la gêne que lorsqu'il ne fut plus à même de venir en aide aux autres. En qualité de membre étranger de l'Institut de France (un des huit qui existaient), il prenait part, le 23 novembre 1891, au vote qui aboutit à l'élection de Gaston Boissier. Il prit froid en rentrant chez lui et mourut, le 5 décembre, à l'âge de 66 ans.

NÉPAL

L'Abolition de l'esclavage

D'après un article du lieutenant-colonel Kennion : L'abolition de l'esclavage au Népal, dans The Nineteenth Century.

L'abolition de l'esclavage fait par un Etat asiatique indépendant, et de sa propre initiative, est un événement bien remarquable et qui a, à juste titre, suscité, en Angleterre, un vif intérêt.

Dans les Himalayas, l'esclavage a existé de temps immémorial; il semble, pourtant, n'y avoir jamais été accompagné des cruautés dans le genre de celles qui, autrefois, poussaient Wilberforce à élever la voix. Même dans le pire des cas, il n'y avait là rien de commun avec la traite africaine.

La religion d'Etat du Népal est l'Hindouisme; beaucoup d'habitants étaient, jadis, bouddhistes, mais beaucoup reviennent, peu à peu, à la religion plus ancienne. La division du peuple en castes est observée avec un soin jaloux, à ce point qu'un officier Gurkha, d'un régiment indien, qui fut appelé à Londres pour y être officier d'ordonnance du Roi d'Angleterre, fut déclaré, à son retour, déclassé : il avait traversé la mer, et ceci est un cas d'*out-casting*. Malgré toute la pression exercée sur les autorités religieuses du royaume, l'officier n'a jamais été réintégré dans sa caste.

La situation des esclaves n'a jamais été particulièrement mauvaise au Népal. Les débiteurs insolvables y ont même l'habitude de devenir esclaves de propos délibéré; ils acquittent de cette façon leurs dettes; ces esclaves volontaires ont nom *bandhas*, par opposition aux *kamaras* ou esclaves nés.

Le Premier ministre du Népal, S. A. le Maharajah Sir Candrasum Shere Jung Bahadur Rana, (le roi du Népal, dénommé

Maharaj Dhiraj, ne gouverne pas) convoquait, il y a quelque temps, à Katmandou, une grande assemblée dont les membres arrivèrent de toutes les parties du pays, et prononçaient devant cette assemblée, un très remarquable discours. Il y énumérait les abus qui se commettaient dans le domaine de l'esclavage et en demandait, en termes éloquentes, la suppression.

Il invoqua d'abord des arguments d'ordre moral; il s'appuya aussi sur des considérations d'ordre patriotique. « Il serait oiseux », dit le Maharajah, « d'attendre des esclaves la même ferveur patriotique, la même tendance à former de vrais citoyens, comme on en trouve chez leurs frères libres. »

Le Maharajah montra ensuite les conséquences désastreuses de l'esclavage du point de vue de l'immoralité.

Il rappela que beaucoup d'esclaves luyaient dans les possessions anglaises, causant par là un énorme préjudice à la population laborieuse du pays.

S'adressant spécialement aux propriétaires d'esclaves, Sir Chandra leur représenta la supériorité du travail libre sur le travail d'esclaves, du point de vue de leur propre intérêt.

Ces propriétaires, il les divisait en trois classes :

L'aristocratie, qui avait hérité de ses esclaves et les traitait, d'une façon générale, avec douceur et bonté;

Les agriculteurs, qui avaient besoin des esclaves pour leurs travaux champêtres;

Enfin, ceux qui les traitaient et les vendaient comme du bétail.

Le Maharajah s'attendait à voir les deux premières catégories acquiescer promptement à sa proposition. Il servit à la troisième une démonstration mathématique qui peut se résumer ainsi :

Les placements d'argent au Népal rapportent de 16 à 30 % par an.

Un enfant de six ans coûte 35 roupies, soit 3 livres sterling et demi.

Une esclave de seize ans en coûte 350, soit 35 livres.

Les placements d'argent sont, dès lors, plus avantageux. (On ignore l'effet que cette argumentation a produit sur la troisième catégorie).

Bon théologien, Sir Chandra Shun Shere Jung Bahadur Rana, démontra, à l'aide de textes sacrés, que la religion hindoue, tout en reconnaissant le principe de l'esclavage, n'était nullement liée à ce principe de façon irrévocable. Il conclut en annonçant à l'assemblée que le gouvernement népalien se proposait le rachat et l'émancipation de tous les esclaves et la suppression totale de l'esclavage à partir d'une date déterminée.

Pour commencer, le Maharajah proposa l'émancipation immédiate de tous les enfants au-dessous de sept ans, les enfants à naître devant être tous libres. L'assemblée se rallia à cette proposition.

Si quelque lecteur s'avisait de reprocher au gouvernement népalien de ne procéder qu'aujourd'hui à l'abolition d'un état de choses qui nous paraît incompatible avec toute civilisation, rappelons-lui que tout Etat doit penser à assurer son existence d'abord; qu'au courant d'une existence historique, qui n'est pas très longue, les souverains du Népal ont été surtout préoccupés de sa consolidation à l'intérieur et ont tâché d'assurer son existence autonome; que le Népal a eu à prendre part à plusieurs guerres, dont la guerre mondiale; que ce n'est qu'aujourd'hui que le gouvernement népalien peut consacrer son attention au développement du pays et de ses ressources et à l'amélioration de la situation de ses habitants.

Le Népal peut être regardé comme un Etat arriéré; ce petit pays, très jaloux de son honneur, très tenace, n'en regarde pas moins devant lui et est sûr d'« arriver ». Félicitons-le de ce que, bien des années durant, deux hommes comme Sir Jung Bahadur, et le Premier ministre d'aujourd'hui, Sir Chandra Shum Shere Jung Bahadur Rana, (Thong Lin Prim-ma Ko-Kang Wang Syan Premier ministre et maréchal) aient dirigé ses destinées, jetant les bases d'une tradition gouvernementale saine et éclairée à laquelle le Népal ne pourrait que difficilement renoncer.

CATHOLIQUES BELGES

propagez

La revue catholique des idées et des faits

Imp. A. LESTONNE, 27, rue de la Charité, Bruxelles.

POUR LE NETTOYAGE
DE VOS APPARTEMENTS! Employez

L'électro **MARELLI**
Aspirateur

à roulements à billes

Prix : 695 francs

DEMANDEZ-NOUS
BROCHURE ET
DÉMONSTRATION
GRATUITE

BEIRLAEN & DELEU
14, rue Saint-Christophe
BRUXELLES



IMPRIMERIE
A. LESIGNE

BRUXELLES

TÉLÉPHONE 304.33



COMPTOIR
D'OPTIQUE



Maison **BLAISE**

FONDÉE EN 1885

46, RUE DE LA PAIX IXELLES-BRUXELLES

Lunetterie française et américaine. Exécution rapide
et soignée des ordonnances de MM. les oculistes.

Même Maison en face au 49

HORLOGERIE — BIJOUTERIE — ORFÈVRE

A la Grande Fabrique

Maison fondée en 1877

Téléphone 3003

Diplôme d'honneur à l'Exposition de Bruxelles en 1910

E. Esders

26, Rue de la Vierge Noire, 26
BRUXELLES



VÊTEMENTS POUR HOMMES, DAMES
ET ENFANTS

Livrées et uniformes. - Vêtements de sports
et voyages. - Lingerie. - Bonnetterie. -
Chapellerie. - Ganterie. - Chaussures. -
Canes. - Parapluies. - Fourrures. - Modes.

COUVERTS
CHRISTOFLE
ORFÈVRE



EXIGEZ: CETTE MARQUE
ET LE NOM

SUCCURSALE DE BRUXELLES
58, RUE DES COLONIES

TÉLÉPHONE : 177.87

GASTON PHILIPS & C^{ie}

OPÉRATIONS COURANTES

Exécution des ordres de Bourse au comptant et à terme à Bruxelles, au courtage officiel, et aux Bourses étrangères aux meilleures conditions.

PAYEMENT DES COUPONS

PRÊTS SUR TITRES

Souscriptions sans frais à toutes les émissions. — Renseignements sur toutes valeurs cotées et non cotées. — *Vérification des titres.* — *Toutes opérations de banque et de change.* — *Correspondants sur toutes les principales places étrangères.*

BANQUE ET CHANGE

RUE MONTOYER, 4, BRUXELLES

Téléphones : Direction 352,02 Bureaux 303,88 — 319,92
Adresse télégraph. : PHILTON-BRUXELLES
Compte chèques postaux n° 7983

SOCIÉTÉ GÉNÉRALE DE BELGIQUE

Société anonyme fondée par arrêté royal du 28 août 1822

3, Montagne du Parc BRUXELLES

FONDS SOCIAL :

100,000 Titres de Capital . . fr. 100,000,000

100,000 Parts de Réserve . . fr. 250,628,393

Total . . fr. 350,628,933

TOUTES OPÉRATIONS DE BANQUE

Le service d'agence de la Société Générale de Belgique est assuré en province par ses banques patronnées et leurs agences dans plus de 300 villes et localités importantes du pays.

SALLE MOMMEN

37, rue de la Charité, BRUXELLES

EXPOSITION PERMANENTE D'ŒUVRES D'ART

MAGASIN de vente de tous les articles pour les Beaux-Arts.

FABRICATION de toiles, couleurs et matériel pour Artistes-Peintres,

SPÉCIALITÉ : Emballage, transport et restauration d'œuvres d'art. — Gardiennat.

P. B. P. **PETIT-BEURRE
PAREIN** P. B. P.

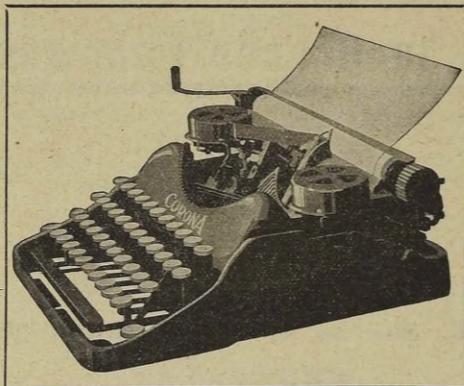
Décoration

G. Veraart

25, Place Van Meyel, ETTERBEEK (Bruxelles)

PEINTURE — DÉCOR
AMEUBLEMENT

ENTREPRISE GÉNÉRALE
DE DÉCORATION INTÉRIEURE



DES IDÉES & DES FAITS...

Des idées : Les constructeurs américains de la « CORONA » eurent les premiers l'idée de lancer une machine à écrire légère, donc plus pratique, et l'idée de la pourvoir d'un châssis en aluminium laminé, donc incassable.

Des faits : Merveilleusement perfectionnée, la Corona fut adoptée par tous les amis du progrès. Plus de 900.000 Corona sont actuellement en usage dans le monde entier, dont plusieurs milliers en Belgique.

Si vous voulez vous faire une IDÉE précise de la machine à écrire

CORONA 4

et vous rendre compte du travail qu'elle FAIT, adressez-vous aux

Établissements O. VAN HOECKE

45, Marché au Charbon

BRUXELLES

Caisse Générale de Reports et de Dépôts

SOCIÉTÉ ANONYME

Siège social : BRUXELLES, rue des Colonies, 11

Capital : 20,000,000

Réserves : 25,000,000

TOUTES OPÉRATIONS DE BANQUE

Comptes de Chèques et de Quinzaine

-- Dépôts de Titres et de Valeurs --

Lettres de Crédit -- Prêts sur Titres

- - - Coffres-Forts - - -

BUREAUX DE QUARTIER :

Place Bara, 14, Cureghem. Rue des Tongres, 60-62,

Parvis St-Gilles, St-Gilles. Etterbeek.

Place Sainctelette, 26, Mo- Place Liedts, 18, Schaerbeek

lenbeek. Rue du Bailli, 79, Ixelles.

MAISON DU LYNX

34, Rue de la Bourse, BRUXELLES

◊
Lunetterie
Optique
Jumelles
Baromètres
◊



◊
Faces à main
Articles de luxe
et
ordinaires
◊

Exécution soignée
des ordonnances de MM. les Médecins-Oculistes



Banque de l'Arrondissement d'Anvers

SOCIÉTÉ ANONYME

Siège social : Longue rue Neuve, 107-111 ANVERS

Succursale) Rue Théophile Roucourt, 2 BEROHEM-lez-Anvers

Comptes chèques. — Ouvertures de crédit. —
Comptes à terme. — Comptes de quinzaine. —
d'épargne. — Location de coffres-forts. etc

QUI S'HABILLE BIEN

S'HABILLE CHEZ

François Vanderlinden

Rue des Cultes, 17, BRUXELLES

Tapis Persans

Visitez la superbe collection de
Tapis d'Orient

21-22, place Ste-Gudule

G. CARAKEHIAN

LIBRAIRIE SAINT-LUC

MAISON LIELENS

R. VAN ESPEN-DUFLOT SUOO.

26, rue de la Montagne BRUXELLES

Missale romanum. — Breviarum romanum.
— Livres liturgiques. — Ascétisme. —
Grand choix de livres de prières et de
chapelets. — Imagerie religieuse. —
Cachets de 1^{re} communion.

Typographie — Lithographie. — Reliures.

◆◆ CARRELAGES ◆◆

J. Swartenbroeckx

6, Avenue de la Porte de Hal

Téléphone
B 15911

BRUXELLES

Téléphone
B 15911

◆◆ REVÊTEMENTS ◆◆

CHOCOLAT**DU C^ANVERS**LA GRANDE
MARQUE BELGELa marque qui se trouve sur tous nos
Gramophones et Disques*C'est le symbole de la suprématie*Demandez nos catalogues et l'adresse
du revendeur le plus proche.**C^o française du Gramophone**

BRUXELLES

171, boulevard Maurice Lemonnier
65, rue de l'Ecuyer
42, place de Meir. Anvers

Maison fondée en 1878 VAN CAMPENHOUT Frères et Sœurs

François VAN NES Successeur

13, Rue de la Colline, 13 -- BRUXELLES -- Téléph. : 227.64

TYPOGRAPHIE — LITHOGRAPHIE — PAPETERIE — MAROQUINERIE
FABRIQUE DE RÉGISTRES — COPIE-LETTRES
CHAPLETS — ARTICLES DE BUREAU — LIVRES DE PRIÈRES.

Usine électrique : 36, Rue Vanderstraeten, 36, Molenbeek - Bruxelles

Soleil ou pluie
"NUGGET"
luit

"NUGGET" POLISH

ENCAUSTIQUE
POLIFLOR

LA MAISON DU TAPIS

BENEZRA

41-43, Rue de l'Ecuyer, 41-43 - BRUXELLES

TAPIS D'ORIENT, ANCIENS et MODERNES.
— MOQUETTES UNIES tous les tons. —
TAPIS D'ESCALIERS et D'APPARTEMENTS
— (divers dessins et toutes largeurs). —

CARPETTES DES FLANDRES ET AUTRES
— — (imitation parfaite de l'Orient) — —
TAPIS D'AVIGNON UNIS ET A DESSINS.

Les prix défient à qualité égale toute concurrence.

ATELIER SPÉCIAL POUR LA RÉPARATION DES TAPIS